

En route vers le clochard

Riwoal

En route vers le clochard

L'ALTIPLANO

Texte révisé par Xavier Garnerin

© L'ALTIPLANO, 2007
ISBN : 978-2-35346-007-6

www.laltiplano.fr

En ce temps-là je lisais Harry Potter mais j'avais des pensées d'adulte. On m'avait mis un pyjama bleu pour m'en dissuader et j'admets volontiers que j'avais l'air d'un con. On y réfléchissait à deux fois avant d'attirer l'attention sur son cadavre.

J'étais allé voir la chef pour lui expliquer que le jour où je voudrais en finir, je viendrais m'égorger devant elle pour qu'elle puisse constater, dans des conditions quasi expérimentales, que le bleu et la mort se marient harmonieusement. Ça l'avait glacée ; trente minutes plus tard on me réhabilita dans mes vêtements.

Mais c'était trop tard. Je l'avais déjà enfilé, leur foutu déguisement, et je n'avais pas du tout l'optimisme de me changer deux fois dans la journée. Le soir venu, j'ai découvert qu'il était plus confortable

de vivre le jour en pyjama que de dormir la nuit en jeans. Je me suis mis à bien l'aimer finalement et la vie s'est étirée ainsi, de bleu.

Je l'ai même conservé après l'hôpital. Je pressentais que c'était un costard pour la vie alors quitte à l'assumer jusqu'au bout je l'ai planqué au fond de mon sac le jour de la sortie. En temps normal je n'aurais pas eu le droit, mais cela faisait longtemps que j'avais été éjecté du temps normal. D'ailleurs c'était mon grand regret dans la vie.

Nous avons fait les comptes avec l'infirmière. Ça me faisait tout drôle, nous sortions de trois mois de vie commune et voilà qu'elle me tendait mon rasoir. C'est pas des façons non plus... Je l'aurais volontiers tassée au fond de mon sac elle aussi, pour me sentir plus léger, parce que pour moi c'était réellement une rupture. Mais elle s'en foutait, elle ; elle s'en foutait avec ostentation. Elle n'était pas du genre à laisser refroidir son lit : « Dépêche toi de faire tes bagages ! qu'elle m'engueulait, je dois mettre des draps propres pour ton remplaçant ». C'était ignoble... C'était ignoble vraiment, elle s'est mise à les changer comme ça devant moi pour le suivant, un type qui attendait sur le seuil de la porte. On le sentait vif, il avait déjà dégainé ses chaussons. J'ai filé pour pas voir le reste, mais auparavant elle m'a tendu mes rasoirs en relisant une notice. Elle

En route vers le clochard

possédait une connaissance épatante des carotides ; il faut se méfier des femmes à Bic. Je lui ai donc fauché son pyjama en hochant la tête pour montrer que j'avais bien pigé.

Nous étions quittes.

Dans le couloir qui menait à la chambre, l'infirmière m'a mis en garde : « Vous allez voir, il est pas méchant du tout. » Et elle avait complètement raison, il avait une tête à vous faire partir en courant. Il était planté dans son fauteuil, un peu plus jeune que moi, mais bien implanté déjà dans la psychiatrie et surtout beaucoup plus poilu. Il portait des favoris, je me suis demandé qui avait eu le mauvais goût de l'affubler ainsi, comme s'il n'avait pas suffisamment d'atouts déjà pour plébisciter les regards inquiets. Ça lui donnait un petit air de Jack Nicholson version loup-garou, en moins sexy certes, mais dans le lit d'à côté néanmoins ce qui laissait des ouvertures. Ce qui est sûr c'est qu'il ne possédait plus les aptitudes pour effectuer ce genre de choix esthétiques : quelqu'un lui avait collé ces favoris sur la gueule.

« Vous allez voir, continuait l'infirmière, il parle pas beaucoup mais il est comme vous et moi. C'est juste qu'il ne parle plus beaucoup depuis quelque temps, mais il vous comprend parfaitement. » Pourquoi parle-t-elle comme s'il n'était pas là alors ? Je trouvais qu'elle faisait un usage approximatif du collectif, un usage daltonien : elle mettait sa blouse blanche et mon pyjama bleu dans le même sac.

Dijon. Bienvenue dans le troisième millénaire. Le président des États-Unis (George W. Bush) a annoncé la couleur : il sera bleu. Ce sera le millénaire du cerveau. (Mange-t-il des cornichons ?) Lorsque je bouge à droite de la chambre, les yeux de loup-garou me suivent à droite de la chambre. Lorsque je bouge à gauche, ses yeux me suivent à gauche. Il me prend pour une balle de tennis, mais il y met plus d'hostilité. J'ose plus bouger, mais même quand je bouge pas il me fixe alors autant bouger en espérant le semer. Sa moelle épinière semble avoir décidé que dans toute la pièce, c'était moi le plus captivant. Pourtant il y a d'autres trucs à trucidier dans notre chambre. Il y a une table de nuit qui vaut le coup, il y a deux lits qui méritent qu'on s'y repose. Il y a même un tableau très valable, affiché au mur. C'est sympa aussi les tableaux à épier, pas vous ? Ils sont habitués, on peut les regarder d'un air qui veut les bouffer ; des

fois même c'est fait pour, les natures déjà mortes. Et puis j'ai noté la présence d'une porte d'entrée. On fait difficilement plus captivant qu'une porte d'entrée je trouve. C'est par là qu'apparaissent les nouveautés, des pyjamas inédits, des infirmières toutes dodues. Moi j'adore les portes d'entrée, c'est ma sortie de secours s'il me saute dessus. J'aurais volontiers réparti la vedette sur les autres, mais non. Loup-Garou a décrété que j'étais sa star. Je suis la star de Loup-Garou, à seulement vingt-quatre ans. Il me fusille sans faire de grâce.

J'ai essayé de lui parler à deux ou trois reprises, en faisant gaffe à pas le froisser toutefois. Par exemple le premier soir au moment d'éteindre la lumière dans l'espoir de le semer dans le noir, je lui ai demandé si ça le dérangeait pas sans les yeux. J'avais pas mal d'appréhension moi-même, c'était notre nuit de noces, je voulais son accord avant de nous plonger dans la terreur. Ne pas le brusquer surtout. J'étais descendu dans le hall pour lui acheter deux doigts coupe-faim en signe de sympathie. Je redoutais que ça soit pas suffisant pour lui couper l'appétit, mais je pouvais quand même pas remonter avec un kilo de Twix, non ? Il aurait trouvé ça louche. Pareil pour la salle de bains : je lui demande si ça le dérange pas que j'y aille quelques minutes. Il me transperce fixement, j'ai l'impression qu'il me hait, alors je me

En route vers le clochard

repassé sans cesse la *captatio suae benevolentiae* de l'infirmière : « Il est pas méchant », il est comme vous et elle (mais surtout pas comme moi).

Toutes les vies valent la peine d'être vécues. Je cite souvent l'exemple de Loup-Garou pour illustrer cette vérité. Au bout de plusieurs jours je me suis habitué. Je ne fais plus trop attention. J'ai vaincu l'angoisse, je me suis assuré qu'il était bien mort en dépit des yeux qui goinfrent encore. Je l'ai poussé dans ses retranchements pour être tout à fait sûr. Je suis allé jusqu'à jouer à je-te-tiens-par-la-barbichette mais à l'horizontal avec les favoris; ça lui donne un air de clown propice à ma détente. Je me sens mieux, il bronche pas. On pourrait le mettre dans une guérite devant un palais de Buckingham, ou à faire le Pierrot sur une croisette de Cannes le temps d'un festival. On peut entreposer ses vêtements sur lui, c'est pas pour autant qu'il vous assassinerait plus. C'est un loup-garou multifonctionnel et pacifique.

En ce temps-là, je me souviens, je lui disais souvent le soir au moment d'éteindre la lumière : « Hey Jack, tu t'es gouré de film, on est pas chez les garous ici, on est chez les coucous. » Et il voulait me bouffer conformément à son état. Un insatiable bouffeur de moi-même, c'était.

J'achetais le journal de temps en temps, mais quelqu'un me le piquait, je sais pas qui. Je soupçonne une infirmière, une rousse qui avait cherché à me psychanalyser dès le premier jour. Le problème c'est qu'on peut pas fermer la chambre à clef. Mais depuis que je le laisse sur les genoux de Loup-Garou on me le pique plus. J'ai redonné tout son sens d'épouvantail à la vie du garou. Il n'y a pas de vie inutile pour tout le monde.

Quand j'étais gamin et que je me mettais en rogne, je prenais des décisions radicales comme faire la tronche à mon frangin un mois non-stop pour bien le punir. C'était mérité il faut dire. J'étais extrémiste en théorie mais sans jamais aller jusqu'au bout dans l'application ; j'étais d'humeur trop volatile et en plus cet enfoiré de frangin essayait de m'attraper le menton pour jouer à je-te-tiens-par-la-barbichette, comme si le contexte s'y prêtait ; j'ai jamais réussi à tenir plus de deux heures, et pour moi ça reste, encore aujourd'hui, un souvenir cuisant, une humiliation totale. C'était vraiment

En route vers le clochard

un gros enfoiré de me faire le coup de la barbi-chette, ça devrait pas être permis quand on fait la gueule. Je m'accrochais au souvenir des crasses qu'il m'avait faites, mais c'était comme si on me chatouillait. La bonne humeur revenait, irrésistible, sur fond d'humiliation. Ça me laisse rêveur quand j'y repense, cette bonne humeur pathologique. Je manquais de consistance dans l'humeur de chien à la différence de Loup-Garou. Peut-être que je l'aurais admiré si j'avais fait sa connaissance à l'époque, j'aurais envié sa force de caractère un chrono à la main, carrément épaté.

C'est le jour où j'ai le plus chialé de ma vie. Je me souviens bien, j'étais assis à cette table, il y avait un livre posé là avec des photos dessus, et moi qui chialais tout au sommet. C'était une salle de séjour avec une véranda, c'était la piste de domino, c'était le terrain de tricot. Deux vieilles s'exerçaient derrière moi, elles profitaient de cette belle journée de printemps pour enfiler sereinement les mailles, se dégourdir un peu les phalanges. Leur virtuosité technique ne laissait pas transparaître la moindre angoisse existentielle. Dehors les arbres étaient en fleurs, mais toujours pas de pissenlits. Une infirmière est venue se poster près de moi, elle m'a demandé : « Mais qu'est-ce que vous avez ? », tout en se penchant sur mon livre des fois que ça serait pas une photo d'oignons qu'on épluche. « Mais qu'est-ce que vous avez ? » Rien, rien du

tout, j'avais juste vingt-cinq ans, mais j'ai pas réussi à lui dire si bien qu'elle s'est peut-être figuré des trucs graves. Elle est restée debout deux minutes à mes côtés, majordome affable, mais comme elle n'avait pas de flingue à me proposer elle a dû se sentir superflue. Alors elle s'est éloignée, pudiquement, pour que je puisse chialer tout à mon aise. Avec la flotte salée dans mes yeux je distinguais à peine les images ; j'avais complètement oublié de prendre mes lunettes de noyade. Je m'accrochais du regard pourtant, je voulais pas couler tout de suite là, maintenant, en plein sur une table... Fêter mon premier quart de siècle en maison de retraite, j'étais ému... Cela se comprend. Je bougeais les épaules sans faire de bruit, je savais chialer avec classe, en manifestant – spontanément – une rare maîtrise des deltoïdes.

Nietzsche disait que tout ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort ; je ne partage pas sa passion du lyrisme et moi, ce qui ne me tue pas me laisse en vie. J'ai vingt-cinq ans depuis quelques jours. On se vide de son temps, et c'est moins plaisant encore de le saigner dans l'ennui. Il fait beau, le jardin est magnifique. Je ne le ressens pas comme tel, mais supposons qu'il soit magnifique, cela ne me dérange pas. J'ai une grande tolérance pour les jugements horticoles, même dogmatiques.

L'infirmière m'a demandé de faire des efforts pour brasser des idées sympas, et voici le résultat : tous ces pétales autour de moi, je suis au paradis des dépressifs. Les pétales sont des pétards ralentis et parfumés, tous doux et colorés, bourrés de poudre pollen. Des pétards en dépression, et ça leur va plutôt bien, à eux. Je m'arrête.

« Vous êtes sûr que vous ne voulez pas jouer aux dominos avec nous ? » C'est une voix de femelle. Elle s'adresse à moi très sérieusement. Ce n'est pas une métaphore, ce n'est pas de l'humour, cette histoire de dominos doit être prise au pied de la lettre. Tout petit déjà les dominos me gonflaient abusivement. Un sport sinistre de maison de retraite.

On m'avait dépeint la clinique comme une sorte de havre. « Vous allez voir, là-bas, c'est pas pareil », me disait la psychiatre de l'instant. Cela ne faisait pas longtemps qu'elle me suivait, mais elle cherchait déjà à se débarrasser de moi. Ailleurs était meilleur dans sa bouche. Il faut dire que j'étais dans un état de gâchette émotionnelle extrême depuis plusieurs semaines. Les psychiatres pressentaient la boulette russe. J'en avais trop chaud sur la patate si bien qu'ailleurs était meilleur. Ils étaient très louangeurs avec autrui, je veux dire quiconque. Ils étaient très louangeurs avec quiconque. Ils voulaient bien me refiler sans problème. Je pense donc que mon arrivée

dans ce service fut le résultat d'une erreur collective due au stress dont j'irradiais mon entourage, par le simple geste de me gratter la paume d'un air soucieux et moite. C'était donc ça, le paradis... « Là-bas c'est pas pareil », on m'avait dit, comme si d'être admis là-bas constituait en soi un pas décisif sur le chemin de ma guérison. J'allais franchir un cap. Là-bas n'est pas ici, au grand soulagement de ceux qui restent. J'étais le seul individu de sexe mâle et je vivais au milieu de soixante-dix femmes – selon mes estimations – soixante-dix ménopauses domino entrecroisées de tricot. Un amateur de vieilles cellules aurait adoré vivre au milieu de ces étonnantes bicoques organiques. Le vivant est capable de figures de style complètement bariolées, surtout la gérontologie.

Je devais être au paradis des martyrs j'imagine, avec mes soixante-dix chastes promises, un vrai fanatique du martyr, moi, au point d'omettre me départir de mes souffrances avec mes godasses au seuil de ce lieu sain. Je m'étais sans doute pris trop tard. Il y en a eu tellement des martyrs de Coran ces derniers temps qu'ils ont épuisé les capacités de renouvellement du paradis en virginité. Je suis pour l'instauration d'un *numerus clausus* afin d'épargner les arnaques en mon genre. Venez mes biens chers frères de martyr, venez vous aussi arpenter

ces branlants échafaudages moléculaires, ces fantasques amas biologiques, ces ménopauses juvéniles à jamais. Les vagins sont des fourreaux, c'est le latin qui le pense.

Les infirmières revendiquaient également leur spécificité d'ange : « Vous allez voir, ici c'est pas comme ailleurs. » Ça donnait envie de se flinguer sur place pour leur conférer la modestie, pour leur démontrer que j'étais partout chez moi, et que leurs dominos ne changeaient pas grand-chose au fond de mon cerveau. J'en ai parcouru tellement des ailleurs, j'ai exploré l'hypothèse environnementale à fond, je suis allé en Tunisie, mater la Coupe d'Europe sur un lit de Djerba, j'ai vadrouillé le Brésil où ma vie ne tenait qu'à un string, j'ai même atterri en Inde pour caresser les klebs pouilleux. J'ai exploré l'hypothèse environnementale en long en large et de traviole et j'en ai conclu que partout c'est chez moi, partout baigne dans mon liquide céphalo-rachidien. Elle est justifiée leur étoile, ils pouvaient garder l'espoir d'un ailleurs, d'un au-delà de la clôture. Ils étaient dans le camp tandis que j'étais moi, le camp. Je trimballais ma stupeur sur mon dos partout où j'allais ramper, moi, la torture, il aurait pas fallu m'aguicher avec des barbelés électrifiés parce que je serais allé me lover dedans. C'est un cadeau à pas nous faire. Elle est méritée leur

étoile, pour le confort électrique, pour le confort de pas avoir à se tracasser pour les modalités techniques.

La littérature me faisait vomir. J'étais resté deux ou trois jours à Goa, la littérature me dégoûtait salement. C'est là, même, que j'avais entamé les aventures du jeune sorcier Potter. Je garde un grand souvenir de Goa. Il y avait des églises brésiliennes, Harry Potter, des zombies faméliques en turban. C'était le début de la mousson, c'était la mousson en dehors et en dedans de mes intestins, ça faisait au moins deux bonnes raisons de rester cloîtré dans mon bungalow ; j'étais allé réclamer un super-balais de chiottes magique indien pour mes reproductions des matchs de *quiddisch tourista*. Il connaissait les règles le mec, il m'a filé un seau sans que je demande. C'était Goa, sans chasse d'eau je regrettais.

On m'a fait comprendre que si je veux être accepté dans cet établissement, je dois me plier à deux ou trois règles. Est-ce là réellement ma volonté ? Je dois notamment prendre part à deux ateliers de mon choix parmi la dizaine qui me sont proposés. Il y a de l'art thérapie, de la cuisinothérapie (ou culinarothérapie je sais plus trop), du groupe de parole thérapeutique, etc. Au bout de trois jours je n'arrivais plus très bien à distinguer le thérapeutique du non-thérapeutique. J'avais

l'impression de bouffer des patates thérapeutiques à midi. D'ailleurs cette immersion dans la thérapie avait une bonne influence sur mon état d'esprit lexical comme put le constater le personnel soignant. J'avais déjà beaucoup moins « envie de me flinguer », je voulais désormais « m'administrer une balle thérapeutique ». Les infirmières n'aimaient pas trop mon humour j'ai remarqué, « on plaisante pas avec ces choses-là » qu'elles ronchonnaient. J'étais leur matériau de travail après tout, ça se comprend leur réaction. J'étais du genre à les foutre au chômage technique avec mes blagues à une balle. Une noyade dans le suffixe, c'est tout ce qu'ils avaient à me proposer, du coup ça me donnait pas très envie de m'attarder. Mais pour aller où ? Étant donné qu'on m'avait juré que c'était là ce qui se faisait de mieux en psychiatrie et qu'il me semblait avoir effectivement fait le tour des molécules, ça me donnait pas très envie de m'attarder dans mon corps non plus. Je voulais foutre le camp de partout et surtout, surtout de moi-même.

Comme je tardais à faire mon choix dans cet embarras de guérisons, on m'a collé d'office en musicothérapie et en groupe de parole. « On a pensé que c'est ce qui vous convient le mieux », m'a-t-on dit. Une patiente m'explique que ça convient pile-poil aussi au musicothérapeute, il a besoin d'atteindre

un quota de patients pour justifier son existence budgétaire. S'il y a un papier où il importe d'exister dans une vie administrative, c'est le budget. Êtes-vous budgété? Convergence d'intérêts. Aucune vie n'est inutile pour tout le monde.

Musicothérapie, dépressifs en riff. Je fais des riffs sur mon xylophone, et sur ma droite une mémère plisse les yeux, comme pénétrée par mon instrument. Qu'est-ce que je fous là, bordel? Comment j'ai pu atterrir là? On est quatre dans cet atelier. Deux mémères, un Loup-Garou et moi, le dépressif en riff. Je fais vibrer des hordes de bigoudis sur la tête de ma voisine. Elle prend un air étonné : « Ah bon, vous n'avez jamais fait de musique? » Elle veut me faire un compliment, ça part plutôt d'une bonne intention, mais j'ai quand même envie de lui suggérer d'aller se faire mettre avec son tam-tam. Restons calme...

Ce qui m'étonne le plus c'est de voir Loup-Garou en face de moi. C'est la première fois que je le croise en dehors de notre fosse nocturne, j'imaginai pas qu'il soit transplantable. Ça donne un look saugrenu à cet atelier, j'aime bien, j'ai l'impression qu'on a déposé ma baignoire sur une chaise en face de moi et qu'on lui a mis un xylophone sur les genoux à elle aussi. Mais je dis rien, les autres se sont aperçus de rien on dirait, et faut pas compter sur moi pour

trahir le garou. J'improvise avec mon talent inné... On a tous rêvé dans notre adolescence d'éclorre des riffs de poule qui fassent striduler des hordes de clitoris, et me voilà ding dong, riffant pour les bigoudis de ma groupie. Elle a pas l'air déprimée du tout avec sa tête qui dodeline. Elle glousse, toute contente, comme en colonie de vacances. Le midi en sortant de table elle commente la qualité de la bouffe avec deux autres ménopauses, il paraît que c'est pas valable comme l'année dernière, mais l'an prochain le cuistot de l'an passé revient, elle a bon espoir. Elle entrevoit le bout du tunnel diététique. Une maison de repos, avec des activités tropicales, une existence de mémère bien remplie. À quoi ça rime ? Ils espèrent me guérir avec leur xylophone ? Je riffé tel Kurt ding dong sur mon xylophone ; je riffé tel Kurt bang bang, en attendant le final.

De temps à autre je recevais des coups de fil de Natacha, elle m'appelait pour me poser ses questions à la con, tous les soirs. Par exemple, elle voulait savoir si malgré tout l'air de rien, je l'aimais.

Je me mettais à sa place. Ce genre de situation peut prêter à confusion c'est vrai. Qu'est-ce qui vous dit finalement que votre mec vous aime s'il préfère encore se flinguer plutôt que de continuer à vous baiser dans la vie ? C'est à se poser des questions sur l'avenir de son couple, quand l'autre est un peu trop investi dans sa passion du flingage. C'est un peu prématuré dans une vie de couple de vouloir se flinguer au bout de deux mois. Ça veut pas dire qu'on n'atteindra jamais les noces de platine ou de tout autre métal dont sont faites les balles de flingue, mais c'est quand même tenu comme inauguration

d'amour. Je comprenais qu'elle s'inquiète : « Est-ce que tu m'aimes ? » au moins. À sa place j'aurais été légèrement jaloux sur les bords moi aussi, voire carrément soupçonneux, frontalement. Je pense que si ma nana, dès le deuxième mois, s'était fait la belle en bleu pour convoler les trois mois qui suivent en compagnie de sa passion du flingage, eh bien je lui aurais souhaité de s'envoyer en l'air tout à loisir. Je lui aurais dit : « Vas-y te gêne pas Natacha, tu peux te taper l'infirmier de nuit autant que tu veux, tu peux l'aguicher avec ta camisole en dentelle et vous avez qu'à vous shooter tous les deux aux antidépresseurs pour mieux jouir, moi je m'en fous. Vas-y salope, je lui aurais dit, vas-y, profite de tes partouzes scatologiques avec tes vieux en Pampers, profite-en bien Natacha ! Parce qu'ils vont peut-être même crever avant toi, moi je suis pas jaloux de toute manière ! » Je lui aurais envoyé des cartes postales vengeresses ou même carrément des photos de moi en train de baiser ma nouvelle nana, parce que la première chose que j'aurais faite moi à sa place, ça aurait été de m'en trouver une plus dans mon look, une nana qui aime bien vivre et bien baiser, une nana qui soit pas trop absorbée dans sa passion du flingage. Je lui aurais envoyé des photos de moi en train de baiser ma nouvelle vie, et au dos j'aurais dédié : « Envoie-toi en l'air autant

que tu veux ma petite, je suis pas jaloux ; j'ai refait ma vie tu vois ! Et elle est aussi bonne que toi, et elle servira plus longtemps ! »

Natacha devait être modiquement conne, parce qu'elle n'a pas du tout fait ça contrairement à moi. Elle est pas du tout allée baiser avec un autre contrairement à mes projets ; elle est restée avec moi, elle a bien voulu continuer à me baiser un peu plus que d'habitude même, dans cette sale vie. Elle avait quand même je dois dire une sorte de bémol inné pour me poser des questions délicates, du style : « Est-ce que tu m'aimes ? » au moins. C'est délicat à répondre quand on est particulièrement féru du flingage aussi. On essaie de concilier les deux un moment, c'est délicat... Le pire c'est que je suis resté avec elle, et pourtant j'avais que l'embarras du choix. J'étais entouré d'infirmières et de baisées de la tête comme moi qui raffolaient de ma tunique. Le pire c'est que je l'ai gardée. J'ai fait mon seigneur, je ne l'ai même pas trompée. J'ai été royal tout simplement, j'ai même différé mon flingage rien que pour elle. Natacha savait poser les questions délicates en tout cas ; elle savait poser les questions qui font bien chier, et ça me faisait carrément chialer quand j'avais raccroché, ça me fait même toujours chialer maintenant dans mon café Internet quand j'y repense. J'aurais voulu

mieux maîtriser le romantisme. C'est perturbant le romantisme dans ma vie. Je voudrais le mettre en boîte aussi à deux allées de la mienne.

Il m'est arrivé régulièrement de remettre mon pyjama, une fois sorti de l'hôpital ; je m'en servais à titre de ruse hégélienne de la libido pour enclencher Natacha. Je profitais d'un moment où elle avait l'attention ailleurs – dans les toilettes par exemple – pour l'enfiler en douce ; je la mettais devant le pyjama revêtu, en quelque sorte. Elle devenait folle, elle devenait vraiment folle, ça faisait plaisir à voir ! Elle exigeait de me voir à poil, tout de suite. J'adore les nanas qui ont du caractère comme ça. Elle hurlait, nymphomane hystérique : « Enlève ça tout de suite ! Enlève ça tout de suite où je dégage ! » et elle se débattait en frissonnant comme si j'étais recouvert d'une peau de mygale, parce qu'en plus je profitais de ces instants-là pour feindre de bien l'aimer et de vouloir la serrer au creux de mon pyjama bleu, très fort, en signe d'emprise et d'affection. Elle hurlait : « Enlève ça Riwoal ! Je t'en supplie Riwoal enlève ça... Je t'en supplie... » puis elle s'achevait toute molle, petit tas de désir effondré à mes pieds, sur le sol en pleurs ; comme pour une peau de mygale exactement, et c'est la voisine à peau de vache qui rappliquait des fois à la porte pour nous meugler ses aigreurs. Et voilà donc comment je me retrouvais

à enlever tout « ça tout de suite » pour lui agréer à poil. Ça avait le mérite de booster les préliminaires. C'est particulièrement finaud je trouve. Mon grand-père disait d'ailleurs de moi quand j'étais petit, à ce propos : « Celui-là c'est un finaud ! Il ira loin... », et dans sa bouche c'était plutôt un compliment ; ça voulait dire que le petit fiston avait du talent pour entuber grand-mère. Il appréciait carrément mon talent je crois ; je le soupçonne de s'être montré moins doué que moi dans ce domaine, moins conquistador par-delà les culottes.

Peu après mon arrivée, une fille est venue me voir. Amélie. J'étais assis dans le canapé de la salle télé à feuilleter le journal. C'était mon exercice intellectuel quotidien, la lecture du *Parisien*. Je préférais qu'on évite de me déranger, mais Amélie était nouvelle, elle ignorait donc mes coutumes. Nous sommes tous passés par cet état de nouveauté un jour ou l'autre dans notre vie, je comprenais. Ce n'est pas un reproche à ce stade de mon récit.

« C'est ta combienième toi ? », qu'elle m'a demandé. Ma combienième quoi moi ? J'ai adopté un air approprié, quasi imperceptible, qui lui a pourtant fait comprendre du premier coup que ce n'était pas mon cas. Il suffit de déplacer des petits bouts d'expression pour émouvoir les gens. « Eh bien, c'est ta combienième TS... moi c'est ma dix-septième »

et elle m'a tendu son poignet qui portait un petit pansement en guise d'attestation. Elle me prenait pour un videur à qui on montre son tampon pour rentrer dans la vie après être allé chercher son briquet dans la voiture. Comment peut-on tenter dix-sept fois de se suicider ? Est-ce qu'elle comptait les fois où elle traversait hors des clous ? Comment peut-on se planter autant et éprouver le besoin de s'en vanter ? Dix-sept, c'était un chiffre absurde, j'ai failli le lui dire. Refais tes calculs petite j'ai failli lui dire, tu t'es gourée dans les signes ou t'as oublié une virgule...

Elle me regardait, toute fière comme un petit vieux poilu qui flageole sous les médailles, et moi je dois dire que je m'en foutais tout autant qu'un 11-Novembre, si c'est pas moins encore. Par la suite j'en ai rencontré d'autres qui s'enorgueillissaient comme elle de leur nullité dans leur discipline de prédilection, la TS. Elle pratiquait le suicide à grande échelle, du haut d'un escabeau, ça justifiait son recours à des abréviations empruntées aux statisticiens, et je suis sûr que parmi eux certains sont passés par le bac. « Alors ? », insistait Amélie. Mais j'étais à zéro tentative. Je le suis toujours d'ailleurs puisque je vous parle, et si je dis ça c'est pas pour me vanter mais je sens que j'ai une espèce de talent génétique pour le suicide, alors ça sert à rien de m'entraîner trop tôt de peur de m'en mordre les doigts par la suite.

Dans les mois qui ont suivi on m'a lancé comme ça des défis de couleur, à deux ou trois reprises, avec plus ou moins d'agressivité. « Fais voir ton bleu... » qu'on me disait et l'on venait coller sa manche contre la mienne pour comparer les nuances. Pour Amélie je sais que ça partait d'un bon sentiment à la base, c'est du moins ainsi que je l'interprète – rétrospectivement – à la lumière des deux ou trois fois où elle a essayé de me violer dans les coins, lorsque les infirmières avaient le dos tourné. Les médecins non plus n'avaient pas l'air trop inquiets pour elle. Cette serial self-killer avait planté sa tente dans le voisinage immédiat de la mort un peu à la manière des poissons pilotes. C'est pas elle qui se ferait bouffer. Voilà, je tenais à vous dépeindre cette petite introduction d'Amélie. C'est le genre d'emmerdeuses avec qui j'ai vécu durant trois mois.

Un jour Trauma m'a appelé. Cela ne faisait pas longtemps que j'étais à l'hôpital ; c'était une période difficile. J'étais précisément en train de prendre conscience que j'avais épuisé toutes les sources de divertissement de l'étage – exception faite de Marcel que je ne connaissais pas encore. C'est un puits de pétrole ce Marcel, il fait peur comme un Sahara en surface, mais à l'intérieur il regorge de richesses pour passer le temps.

Je n'avais rien demandé à Trauma. Je lui avais juste écrit un mail quelques semaines plus tôt pour lui dire que j'avais une envie dingue de crever et que dans ces conditions, suivre les cours me paraissait superflu. C'est du gâchis d'intégrer une grande école si c'est dans l'optique de se jeter sous un métro en cours d'études ou bien tout de suite après. Les

profs semblaient considérer comme acquise notre vocation à la vie, en tout cas ils n'ont pas fait le moindre rappel au cours des premières semaines, ce qui m'a étonné. Je regardais les autres, je cherchais des signes d'inquiétude chez eux aussi pour me dire que j'étais pas le seul usurpateur. Je trouvais qu'ils avaient des crânes volumineux, c'était des élèves bien proportionnés, exactement comme on les décrivait dans le prospectus. Moi j'étais moins bien conformé déjà, complètement largué ; et ça a duré tout le mois d'octobre, jusqu'à ce que je lui envoie un mail qui aujourd'hui encore, avec deux ans de recul, me donne des frissons dans le dos. Le 1^{er} novembre j'y étais. J'y étais bien même, aucun doute là-dessus, il suffisait de regarder autour : j'étais environné de blouses blanches et de pyjamas bleus, il manquait juste une toute petite touche en prévision du 11 et moi justement le sillon, j'étais volontaire pour le figurer. J'allais faire gicler des seaux de patriotisme plein les murs de ma chambre.

Je n'avais rien demandé à Trauma, promis. J'ai toujours assumé mes suicides à peu près comme un grand sauf qu'il s'est généralement trouvé des gens pour faire en sorte que ça foire, en particulier Lamictal qui aime se mettre en valeur lui aussi, exactement comme Trauma, mais dans un look complémentaire. Lamictal m'a déjà sauvé la vie

deux fois, tout rond ; c'est assez petit joueur par rapport à Trauma qui s'est montré magnanime avec moi un bien plus grand nombre de fois encore. Trauma prend de l'avance en prévision de mes prochaines détresses. J'arrive pas à crever suffisamment vite pour suivre le rythme tellement il m'a sauvé de vies à l'entendre. La société produit les dépressions bien plus efficacement quand on divise ainsi les tâches. Je passe sur une chaîne, d'abord entre les mains de Lamictal qui m'empêche d'en finir, puis entre celles du pervers qui m'accueille à bras ouverts pour m'extorquer les mercis, et il aime bien me garder un moment car il a le sens du bonheur simple et modeste du travail bien fait, à fond tout simplement. On peut dire que les choses ont été bien conçues. Le job de Trauma a l'air moins important en apparence, mais dans une société cela compte les narcisses qui récoltent la gloriole pour les autres. Ça permet aux Lamictal de travailler dans l'ombre sans se faire emmerder.

J'ai un cerveau qui mérite pas de vivre ; j'ai un clandestin dans le cerveau mais je le surveille de près désormais mon clandestin, et je vous assure qu'il a intérêt à se tenir à carreau maintenant parce que le jour où les molécules de Lamictal faibliront j'emploierai mes nanomolécules de 22 Long Rifle. Il a bouffé tous ses jokers mon cerveau, à vingt-cinq

ans. Trauma n'a pas été très long à bouffer tous ses jokers non plus...

Sur le coup, alors que je l'avais au bout du sans-fil, je ne me suis pas méfié. J'avais d'autres objectifs en tête. C'est après que ça m'est revenu, quand je me suis rendu compte qu'ils avaient empoché mon fric. Il m'a demandé comment j'allais, naturellement. C'est la procédure dans les hôpitaux. Je lui ai répondu naturellement aussi, sans donner de précisions vestimentaires. C'est l'avantage de la radio sur la télé, on voit pas votre pyjama estampillé Sainte-Anne. « Au fait, m'a-t-il demandé de son chapeau, est-ce que tu pourrais m'envoyer un certificat d'hospitalisation? C'est pour faire marcher les assurances. » « Pas de problème », ai-je répondu. Pas de problème... Là où j'étais les assurances peuvent marcher ou même gambader, personne ne s'en offusque et moi j'avais HP sur ma table de nuit pour faire bien, joyeux et tout. Il me manquait juste le cerveau qui va avec pour la lecture mais je recevais des visites parfois, et des chocolats je crois.

Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai trouvé ça bizarre cette histoire d'assurance. J'avais payé tous mes frais d'inscription, 3 000 € en tout. Ça changeait quoi, mon hospitalisation? Ou mon enterrement? J'en ai conclu qu'ils magouillaient et c'était bien leur droit. D'ailleurs ils le faisaient dans l'intérêt

de la démocratie à qui ils fournissent des esprits critiques par paquets entiers – sans aller jusqu’à un état aussi critique que le mien toutefois – et bien que ce fût pour une noble cause ces magouilles, je m’en foutais copieusement. On réussit parfois à obtenir une minute de silence pour rendre hommage à un mort. À ma connaissance on n’a par contre jamais obtenu de trêve des magouilles même pour les rois des magouilleurs tout en haut. Le roi est mort, vive la magouille ! Je pensais à ça souvent dans mon bleu, je pensais à tous ces couples partout dans le monde qui étaient en train de baiser avec des molécules plein les synapses aux bons endroits, des éclaboussures, je pensais à ça en regardant le trou de cigarette qu’avait laissé le taré d’avant moi dans notre étoffe de bure. Ça n’a jamais empêché la Terre de baiser que je crève, l’application le prouve.

Je voulais me débarrasser de lui vite fait ; j’avais rien à lui dire à ce type. Je ne le connaissais pas encore. Il était nouveau à ce poste tout comme Amélie dans les coins. On l’avait nommé durant l’été quand je dégageais sur la civière discretos. Lui il arrivait de l’autre côté sous les vivats pour devenir le soleil de sa petite cour avec les chiottes au milieu pour tourner autour, comme dans les pèlerinages somnolents. Nous nous étions à peine croisés deux ou trois fois durant le mois d’octobre à l’école. C’est

dommage ; il y a des gens comme ça, on ne se rend pas compte qu'on devrait leur dire d'aller se faire foutre pendant qu'il en est encore temps et lorsqu'on s'en rend compte il est déjà bien trop tard. On est condamnés à le regretter jusqu'à la fin de ses jours. Évidemment dans mon pyjama, ce « jusqu'à la fin de mes jours » prenait une connotation moins mélodramatique.

Et puis j'avais suffisamment à faire avec les infirmières...

Prenons Cécile par exemple. Elle n'en a pas encore le diplôme, mais elle porte déjà la blouse et personnellement j'estime que c'est la blouse qui fait l'infirmière, et non le diplôme. Cécile est étudiante en seconde année d'IFSI. C'est un inhibiteur féminin sélectif de la recapture de la sérotonine, une jolie protéine harmonieusement repliée sur elle-même aux bons endroits Wonderbra. Elle a une cote du tonnerre auprès des petits vieux qui goûtent tout particulièrement quand c'est elle qui les torche. Elle suit ses cours dans un bâtiment à cent mètres de là et de temps en temps elle fait son stage ici. C'est une filière intégrée : le site de formation se trouve directement sur le site de production, ce qui permet de faire l'impasse sur le métro et donc l'économie de patients supplémentaires. Un

jour elle est venue me voir avec un tas de feuilles. C'étaient des questions, des centaines de questions qui devaient permettre de poser un diagnostic. Ils n'ont pas encore très bien défini les pathologies mais ils doivent plus être très loin j'imagine, les questionnaires touchent au but on croirait. « Vous me les rendez la prochaine fois, m'a-t-elle dit, c'est pas urgent urgent » Elle est coquette Cécile, on sent bien tout de suite qu'elle est coquette non ? En tout cas moi je trouve.

J'ai regardé tout ça à mon aise, comme elle me l'avait conseillé, une fois son absence retrouvée. Observer les autres malades c'est intéressant, mais ça m'occupait rarement toute une journée. Tous ne disposaient pas des ressources d'un Marcel. Je lisais également les pages sport du *Parisien*, je crois l'avoir déjà mentionné, le seul journal blanc-bleu que nous recevions. J'avais d'ailleurs protesté auprès de la direction mais on m'avait répondu que j'étais pas tout seul et qu'il fallait trouver un compromis. Faut croire que c'était moi-même en personne, le con si promis, la connerie messianique. Moi je réclamais *L'Équipe*, or j'étais obligé d'aller l'acheter au Relay de l'hôpital pour pouvoir m'assurer qu'ils avaient bien les mêmes classements que dans *Le Parisien*. Ça collait presque toujours, ils étaient attentifs eux aussi. Des journalistes scrupuleux, impeccables tels

qu'on en crée dans mon école. Ils devaient avoir leur rédaction dans un hôpital quelque part je suppose. On avait mis un Relay dans le nôtre, comme dans une gare, peut-être pour nous rassurer à travers la symbolique du passage. Nous rappeler que la vie n'est qu'un passage était une excellente idée, parce que personnellement ça m'aurait fait mal au ventre de savoir que ça durerait une éternité ou deux. Sainte-Anne n'était donc qu'un passage, fallait-il en déduire, mais il y a d'autres endroits qu'on pourrait classer dans cette catégorie. Au fond des Relay on pourrait en mettre un peu partout si c'était juste une question de symboles n'est-ce pas? D'autant que ça ferait très plaisir aux actionnaires.

Je faisais des nuits de dix-huit heures, les journées ne me paraissaient pas trop longues ainsi. « Vous allez voir M. Riwoal, c'est un excitant », qu'elle me disait l'autre infirmière. Je transpirais dans mon sommeil et lorsque je me réveillais il faisait encore nuit. Nous étions dans les 6 heures du matin à vue de nez. C'était d'ailleurs exact d'un point de vue boréal. Quatre heures plus tard, extinction des lumières. Je menais une vie de Lapon, à la différence près qu'on n'avait pas eu la clémence de me castrer. C'est tout ce que j'ai vu M. Riwoal. On devrait leur mettre des cours de dégustation de pilules pour qu'elles sachent un peu elles aussi, les

tourments de la constipation. Ça me rendait dingue de dormir dix-huit heures d'affilée. J'avais vingt-cinq ans, je passais ma vie à dormir. Ça me rendait dingue, encore plus dingue que d'origine. Ça me rend dingue! Ça me rend dingue bordel! Encore plus dingue qu'à l'authentique! Je ne veux pas dormir ma vie! Je ne veux pas dormir ma vie... Les semaines passaient, j'engrangeais les rêves et je les foutais à la corbeille au petit matin vers 18 heures. Les infirmières savouraient bien mon sommeil, elles, parce qu'au moins lorsque je dormais je ne les faisais pas chier. J'avais plus de mal déjà dans mon sommeil, malgré toute ma bonne volonté d'emmerdeur du peuple. C'était plus ergonomique pour elles les mentaux allongés, c'est souvent comme ça avec les crazy-sitter; ensuite elles font rentrer l'amant en douce pour faire des choses tous azimuts, je dis rien, mais je considère que la vie à cet âge-là elle n'est pas faite pour dormir ni pour crever. Elle est faite pour baiser justement à cet âge-là! Et je vais partir au Brésil dans pas longtemps pour rattraper le retard. J'aurais dû baiser tous les jours à cet âge-là! Là-dessus je n'ai pas peur d'être dogmatique et c'est personne qui m'empêchera de le clamer! Mes nuits lapones c'était la mort en pointillé, avec ce qu'il faut de réveil pour la constater. J'aurais préféré une extinction de conscience définitive, sans les

repas en barquette et les pilules jaunes ou mauves. « Vous allez voir M. Riwoal, s'entichait l'autre abruti, avec ce médicament-là vous devriez avoir moins sommeil déjà... Ce sera plus confortable, vous allez voir... » Elle n'avait d'ailleurs pas complètement tort déjà concernant la première partie de sa prophétie. C'est bien simple, j'avais désormais moins sommeil que l'usine Renault de Douai déjà, et ses trois-huit cumulés sur ma seule personne. C'était bien mieux déjà, je confirme, et ç'aurait été définitivement super si l'on m'avait dispensé de fatigue par la même occasion puisqu'il n'était plus question que je récupère. On peut donc survivre avec deux heures de sommeil quotidien... C'est donc vrai les skippers fameux de France 3... Je faisais des stocks d'épuisement en prévision de ma prochaine hibernation ; je les organisais par bourrelets touffus, disposés en schémas d'irrigation lacrymale autour des yeux ; pourquoi faut-il qu'elles s'entassent là, les rides, spécialement dans les orbites ? Ma face prenait un profil égyptien, avec ses deux oasis de vieillesse vues du Yann Artus. Je pressentais la mort, et cela m'attristait soit dit en passant ; je voulais pourtant éviter de faire chier les gens avec mon sale égoïsme.

Je pris le petit questionnaire de Cécile assez à cœur, dans la perspective de sa blouse blanche.

C'était comme dans les magazines, on pouvait choisir le genre de taré qui nous agréait le mieux. Mes goûts personnels me poussaient vers des traitements dynamisant, je fuyais les neuroleptiques. Par exemple si la question c'était : « Vous mettez-vous souvent en colère ? Souvent, de temps en temps, jamais. », il fallait cocher « jamais » afin qu'ils vous donnent des pilules qui vous mettent en colère de temps en temps, parce qu'il n'y a rien de plus sain que de se foutre en rogne une fois de temps en temps et que moi cela n'avait pas dû m'arriver depuis trois ou quatre ans de tout casser dans les parages. Je posais Loup-Garou sur la chaise près de moi et je lui lisais les questions pour voir ce que ça donnait le test de personnalité sur lui. Sur lui ça donnait l'inverse de moi, ça donnait : « toujours » car il souhaitait rester bien calme avec des neuroleptiques. Tout doux le garou. Je me demandais s'il appréciait les formes de Cécile autant que les petits vieux de l'étage. C'est elle qui venait lui faire sa toilette ; ils se retiraient tous les deux dans la salle de bains. J'entendais les râles de plaisir du jet d'eau au fond de la baignoire et tout se terminait dans un cri orgasmique de robinet mal lubrifié. Ça n'avait pas l'air de l'effrayer trop, de se retrouver en tête-à-tête avec Loup-Garou, poilu au fond d'une baignoire. Il avait atteint l'ataraxie dont parlent les

philosophes, la vraie, celle du chou-fleur léonard. Je voulais tellement me flinguer certains jours – mais sans le vouloir assez pour faire preuve d'un minimum d'efficacité – qu'il m'arrivait de l'envier malgré tout.

Le questionnaire de Cécile comportait 600 questions. C'est un peu court pour résumer une personne. Du coup je me répandais au dos de la feuille, je me lançais dans des subtilités ; je n'avais que ça à foutre de toute manière, la subtilité, contrairement au correcteur. Je suis hélas incapable d'être subtil 600 fois d'affilée. Aussi lorsque Cécile me demanda d'une voix enjouée si le questionnaire m'avait plu, j'ai donné un petit menton d'approbation en direction de la corbeille. Ça voulait pas dire que je ne l'avais pas trouvé intéressant, mais je me lasse des croix à la fin. C'est mon gros défaut dans les questionnaires. Elle me fit d'abord part de sa déception, d'autant que c'était un exercice « évalué », comme elle me l'avoua d'une mine dramatique. C'est drôle, elle semblait penser réellement que j'allais m'apitoyer ; son attitude, je nous revois encore, m'avait sincèrement surpris. Vraiment oui, j'avais été très surpris par son intonation. Je la mettais simplement dans les conditions réelles d'avoir un zéro. Si moi je crevais elle pouvait bien se faire tuer par ses parents de son côté non ? C'était du

En route vers le clochard

perdant-perdant, et encore, je trouvais qu'elle restait gagnante dans l'histoire. Il ne s'agissait, en somme, que d'un petit rôle secondaire dans mon énorme catastrophe personnelle. Finalement, c'est tout à son honneur, elle laissa tomber relativement vite. D'autres infirmières se montrèrent moins lucides.

Quand tout le monde dort la nuit, moi je m'assieds. Je me pose sur le fauteuil rouge de la salle de séjour, et j'écoute. La pièce n'est pas sombre absolument. Il reste assez de clarté pour épier son imagination à l'œuvre dans les contours. Un lampadaire dehors, rancunier juste devant la fenêtre, déverse sa lumière pisseuse jusque sur mes pieds. Il est bien vengé des klebs ainsi, le salop sur ma pomme.

La nuit quand tout le monde dort moi je m'assieds, et j'écoute. Des talons aiguilles tricotent les pavés en éclatant d'un fou rire prémonitoire, direction La Butte-aux-Cailles, ses coups de rein fameux. Je suinte, ma peau brille. Fauteuil, petit fauteuil adoré, tout rouge d'amour à baiser mon derrière... La nuit quand tout le monde danse, moi je m'assieds

et j'écoute. De toutes mes forces j'écoute, tellement je voudrais les entendre les molécules, juste un peu se mettre en branle. Ça me dissuaderait peut-être de chialer autant recroquevillé tout autour de mes genoux pour des huis clos de désespoir. Il faudrait me tuer pour que je les montre alors, mes rotules, ou me chatouiller au minimum. De toutes mes forces je guette ; on peut alors entendre au lieu des molécules, dans ces interminables nuits saturées d'orgasmes, les inaudibles agonies des mourants. Ils font de ces boucans dans mon crâne à moi, en remerciement sans doute de leur témoigner cette grâce de crever de concert. « À cet âge, chuchotent-ils, c'est bien aimable », la compagnie.

Le front plaqué contre la vitre glaciale, pour m'engourdir l'encéphale. Vers 3 heures du matin le lampadaire éclaire, le bitume gît, les barrières barrent, le trottoir longe. C'est à peine si l'on entend lorsqu'à l'unisson les feux du carrefour croisent leurs permissions. C'est la rue de la Glacière me dis-je, m'efforçant de mesurer la portée de cette jeune affirmation. Aucun doute : je reste parfaitement connecté à notre salade sensorielle, notre patrimoine commun du cerveau humain. Vers 5 heures du matin, des petits bonhommes verts par la gauche, des martiens à trois pattes, défilent sous les fenêtres. Ils paradent autour d'une soucoupe à

roulettes qui crache des jets d'eau tout en émettant des sifflements aigus. Selon toute vraisemblance, ces martiens-là sont originaires de Bamako ou Dakar, voire de Lomé. On les a naturalisés Propreté de Paris. Il fut une nuit, je ne suis pas prêt d'oublier, où j'en vis un d'albinos, qui s'était joint à l'équipage.

En somme on pourrait dresser une nomenclature de l'humanité selon la couleur : le vert africain du petit matin, les courbes immaculées du couloir, l'orange des fous d'Allah de Cuba, sans oublier le bleu de nos dingeries. Pourquoi le bleu ? J'imagine qu'il y avait une raison. Rien n'est laissé au hasard dans les hôpitaux psychiatriques, hormis bien sûr les effets des médocs. Quelqu'un avait donc tranché en faveur du bleu, un jour, pour une bonne raison.

À 7 heures une infirmière déboulait :

– Bien dormi monsieur Riwoal ?

– J'ai regardé les petits bonhommes verts par la fenêtre.

– Tant mieux, tant mieux...

Elle approuvait, tout en relevant ma manche pour sa ponction de rouge. On s'entendait super cette blanche connasse et moi, jamais de disputes à propos de rien, pas même le réel. Ça m'emmerdait quand même un brin, je sais pas... Tout foutait

En route vers le clochard

le camp décidément puisque le réel aussi en perdait de sa polémique et bientôt, je pressentais, il en deviendrait tout à fait emmerdant, radicalement contestable.

J'ai essayé la solitude, mais il vaut encore mieux et beaucoup mieux encore vivre dans la caresse. Les rues sont bondées de corps, mais comment savoir lesquels on peut frôler ?

Assise à mes côtés, Natacha lisait son journal posé sur la table, à voix haute pour mon inattention ; je suis allé déposer mon menton sur son épaule gauche, tout doucement. Elle a tressailli légèrement, s'est tue un instant, avant de valider mon putsch en reprenant sa lecture comme s'il ne s'était rien passé. Et je suis resté comme ça, mon menton sur elle, comme font les klebs éreintés du cou, mon klebs las de m'observer déguster mon chocolat avec des bruits d'orgasme du palet, pour lui inculquer qui c'est qui nourrit qui. J'entendais vaguement sa voix, Natacha, mon visage dissimulé dans sa cascade

blonde. Son parfum m'entraînait dans les narines, et aussi dans la bouche, et c'était chouette par tous les trous. Alors pour la remercier, je lui ai soufflé doucement dans l'oreille, tout doucement avec un petit rond des lèvres, un petit jet tiède d'amour expectoré tout droit dans ses tympanes, et elle a ri tandis que mon klebs il aurait bâillé de désagrément car c'est ainsi qu'il fait pour signifier que ça le gonfle qu'on le souffle. Il trouve pas ça érotique hélas mon klebs, ni comique, il préfère le chocolat. Il faut pour cela, mon klebs, saisir son oreille flasque de cocker, la relever et puis souffler dedans pour susciter son grognement (au troisième souffle il mord). Je reniflais Natacha latéralement, en bougeant légèrement mon visage afin d'implorer ses mèches pour plus de tendresse. Le serveur est repassé : « Vous voulez boire autre chose ? » il a demandé. J'ai pas bronché, j'ai juste plongé ma tête, à l'autruche, plus en sécurité dans le cou de Natacha. J'avais plus besoin de rien non, jusqu'à la fin du monde à sniffer ainsi mon rail d'amour pur.

Amélie ne me lâchait plus. J'aurais certainement pu trouver les mots pour lui dire d'aller se faire foutre, – j'en étais capable, je le sais, j'étais même capable d'en dire autant sans ouvrir la bouche – mais je ne m'y suis jamais résolu. Je vivais dans un environnement déjà considérablement appauvri, je ne devais rien balancer. Je l'ai donc gardée autour de moi, dans une proximité variable, et ce en dépit des agressions sexuelles commises à mon encontre à deux ou trois reprises. Elle voulait vraiment me baiser dans la vie, c'est dingue les filles comme ça, j'étais obligé de faire gaffe. Un jour elle est entrée dans ma chambre quand je pionçais. Je pionçais bien, sa silhouette s'est approchée de moi et elle s'est mise à me bouffer les lèvres de façon goulue, inacceptable. Moi je trouve ça dingue les filles qui

ont ce type de comportement, j'ai été obligé de me montrer grondeur. Voilà bien le genre de filles qui vous amène à bénir la nature de vous avoir gratifié du flasque entre les jambes et des biscotos sur les bras. Des fois je me dis que la sélection naturelle a favorisé les individus masculins capables de se prémunir des viols génétiques des Amélie. Mais je reste tolérant du moment que je suis le plus balaise au-dessus de la baston.

Elle m'invitait régulièrement à faire des parties de ping-pong à l'étage. Elle me faisait ses invitations bien en public, à la fin des repas, pour que tout le monde sache bien l'ampleur de notre intimité, notre va-et-vient secrétin. Quand nous n'avions pas mangé à la même table – ce qui arrivait de plus en plus souvent car je progressais en astuces –, au moment d'aller déposer son plateau elle obliquait vers moi et me demandait : « Dans un quart d'heure ? » Elle parlait toujours par ellipses de trois kilomètres, je cherchais plus trop à les parcourir. Je me contentais d'une biffure du menton ce qui me donnait droit à des surprises par la suite. Des amusements de ministre.

Amélie m'a très vite avoué sous la contrainte qu'elle n'avait jamais couché avec personne. Ça la travaillait. Moi je m'en foutais. C'est exactement le terme : je m'en foutais. Ça me contraignait juste

qu'elle le soupire. Elle ne le disait pas clairement mais elle avait l'air de penser que j'allais être en mesure de la sortir de ce pétrin. Amélie n'était pas repoussante pourtant, elle avait dû être trop perfectionniste fut une époque. Depuis elle avait revu ses extravagances à la modestie, c'est judicieux, et j'étais moi Riwoal à la réception de ses revers pragmatiques. À dix-neuf ans on sentait que sa virginité la paniquait, elle commençait à se dire qu'elle n'aurait jamais d'enfants. En pleine crise pathétique de la dix-neuvaine vierge. Lorsqu'elle rentrait de permission en fin de week-end dans son bus, elle étudiait le fonctionnement bien conçu des boulevards, elle méditait sur sa vie sexuelle et la façon de s'y faire prendre avec un semblable trafic. Personnellement j'aurais parié mille euros que c'était réglé d'ici deux mois et si j'avais trouvé un couillon pour déposer la mise, j'aurais mis fin au suspense dans la journée, j'aurais fait le déplacement de braguette moi-même en personne. Il n'y a que les cons qui changent pas d'avis en présence de suffisamment de pognon.

En réalité, ma libido du moment ne me permettait pas de telles largesses. Mon appendice s'abandonnait sans vergogne aux clapotis de la gravité; je me sentais pris au piège dans ma chair, fuyante et brinquebalante, ce coffre mou de chasteté. Natacha,

heureusement, connaissait des manip pour conjurer mon pénis. Les week-ends elle me rendait visite, faisait une halte sur le lavabo de ma petite chambre avant de repartir fissa, glacée du derrière mais joyeuse parce qu'elle bossait à Lyon, alors. Elle aurait bien stationné là plus longtemps je crois, pour d'autres inconfortables orgasmes. Mais la SNCF menaçait constamment de partir à l'heure, et c'est ça qu'est super-vicieux chez les cheminots, cette incertitude du retard... Dès midi le dimanche, il nous fallait déchirer toutes les radicules de tendresse qui avaient prospéré entre nos dermes, en quelques lavabos de temps à peine, guère plus, et déjà c'était comme une souffrance au stabilo.

Pour Amélie, je procédais comme suit : d'abord on souffle sur les braises en lui racontant bien ce que ça fait l'émail et le robinet qui vous rentre dedans vous savez, elle en perdait son calme... Le manque de sincérité de sa dépression était patent, j'estimais qu'un surcroît de frustration n'aurait rien d'un luxe. C'est donc légitimement que je m'attardais, en chuchotant presque, sur les délices du *flesh-to-flesh fucking*, sur les tendres câlins chargés d'électricité que je prodiguais à Natacha au confluent de nos jambes. Je lui époussetais un suspens de la sorte, aux portes du plaisir. Une fois qu'Amélie avait atteint le stade hygrométrique souhaité, je lui passais confiance

de mes affres. Avec une sincérité touchante, je lui avouais sur un air de qui se retient fort, très fort mais de justesse, – le vertueux quasi-pêcheur mettons, ce genre d’ordure-là – je lui avouais que je caressais bien des facéties pour son corps aussi et elle était toute aise, à part que je tenais bon. C’est cela même, c’est le propre de la vertu de tenir bon pour emmerder son peuple sexuel et pour une fois que c’était moi l’emmerdeur, j’en abusais. Amélie suivait donc avec attention les aléas de ma relation avec Natacha pour voir si n’y apparaissaient pas des nuages, et du soleil de son versant. Bref, je lui faisais part de ma petite expérience, je lui disais : « Par exemple tu vois toi, le jour où je voudrai coucher avec toi eh bien je n’aurai qu’à le faire », et elle avait l’air d’apprécier carrément, elle percevait mon compliment comme un calendrier sans date, une promesse de surprise. « Ah ouais ? » qu’elle disait, curieuse de voir ça, presque.

Pour quelle raison en suis-je venu à douter de l’authenticité de la passion qu’elle vouait au ping-pong ? Selon toute vraisemblance, je l’ai déduit de ses difficultés à s’adapter aux dimensions de la table « plus petites qu’un terrain de tennis » d’après ses estimations. Mon coup favori – celui qui la mettait le plus en difficulté –, c’était la balle en cloche. Je possédais une redoutable balle en cloche faut croire, une arme secrète que j’avais ignorée jusque-là. Elle

poussait des cris d'horreur quand elle la voyait entamer sa longue ascension vers le plafond, lui tailler une tangente, puis retomber dans un cri aigu de bécasse. Les trajectoires la laissaient à ce point perplexe que je me demandais si elle n'avait pas grandi sur une autre planète dotée d'une gravité fantaisiste. Je réussissais parfois à la lober, ça m'a bluffé moi de même : c'est le premier adversaire avec qui j'ai réussi ce coup-là et comme c'est pas sûr que je remette les pieds dans un hôpital psychiatrique, peut-être j'aurais dû mieux en profiter sur l'instant. Ça la faisait glousser ; et moi aussi au tout début, j'ai trouvé ça divertissant, j'admets, consternante Amélie. Une dyskinésie de cet ordre, c'est flatteur à découvrir. Puis j'ai senti qu'elle se faisait délibérément, exagérément bécasse dans l'optique que je la moque. Il y a des filles qui font ça pour dragouiller – elles jouent à vous donner l'impression que vous êtes le maître, mais moi ça m'emmerdait les parties de ping-pong où elle mettait pas trois balles sur la table et comme ses dispositions érotiques me rebutaient, forcément, ça me rendait plus minutieux sur l'équilibre sportif de nos parties. Par conséquent je lui ai fixé des objectifs à atteindre, sans quoi l'ai-je menacée je renonçais à jouer bien que ce soit salaud. Tant pis. Et elle s'est mise à progresser effectivement et à moins glousser. J'étais utile à la société, j'enseignais les lois de la gravité en arborant des sourcils sérieux.

J'ai lu dans un bouquin il y a quelques semaines qu'on retrouve les mêmes jeux chez certaines mouettes, où la femelle prend des postures d'oisillon pour se faire nourrir par le mâle. Ça m'amusait moyen ces régressions biologiques. Ça m'amusait moyen de faire la mouette mâle avec Amélie.

Ça a duré quelque temps, puis un mec est arrivé, un jeune de vingt-deux ou vingt-trois ans. Le lendemain ils se baladaient les deux, main dans la main, au beau milieu des vieillards dépressifs. Ça mettait de la gaieté dans le couloir. On les apercevait régulièrement sur les canapés à se découvrir les lèvres et les gencives comme certains ados font dans le métro, sous les regards fixes et centrifugipètes des autres usagers. Les infirmières se demandaient jusqu'où devait aller leur tolérance. Cette incontinence des babines leur fournissait l'occasion de pratiquer ce qu'elles appelaient « de la casuistique » ou bien « de l'éthique situationnelle ». Une sorte de Kama-Sutra moral.

Ça m'a surpris cette volte-face de libido, je nourrissais des remords désormais à les voir se baisouiller et j'ai même failli lui dire de revenir, reviens Amélie, reviens ! j'ai failli lui dire, eh, reviens donc ! et que je voulais bien la dépuceler après délibération. Il n'y a que les cons là aussi. Tout compte fait j'ai laissé filer. Il s'avéra que l'autre était un nigaud ; on pouvait l'en

souçonner en les observant se promener amoureux-
sément, surtout le type dont le regard clochait, je
sais pas, un regard louche, sinoromantique, et de
fait rien ne se passa. Amélie venait me trouver de
temps en temps pour me demander conseil, pour
que je l'aide à interpréter les comportements de son
mec. J'avais un peu de mal ce qui semble logique
étant donné l'endroit où nous avions atterri, lui
et moi. Incapable de franchir le cap des prélimi-
naires, frustrée, elle me demandait : « Qu'est-ce
que tu ferais à ma place ? » Je ne voyais pas d'autre
solution que de le prendre par les couilles. C'était
l'équivalent sexuel des électrochocs, un peu cava-
lier dans la méthode, mais ça donnait des résultats
probants. L'autre gros souci, et c'est un souci qui
me tracassait à la première personne du singulier
celui-là, c'était l'intimité. La plupart des chambres
comptaient plusieurs lits, ne fermaient pas à clef
et, pour parachever le tout, elles disposaient d'une
large vitre, un œil-de-bœuf qui se serait pris pour
une grenouille ou une baie vitrée ; ça permettait au
personnel de surveiller du couloir pour prévenir
les gestes déplacés tels les égorgements ; ça servait
en définitive à dissuader toute velléité de passage à
l'acte, y compris sexuel.

À ce propos, je voudrais profiter de cette tri-
bune pour lancer un appel solennel au ministre des

Malades mentaux de la part du lobby des tarés de la tête qui ont réussi à conserver une vie sexuelle : on veut des caméras dans les chambres ! On veut que ça soit diffusé sur le Web ce qu'on leur fait à nos lavabos ! C'est honteux de les mettre dans le seul endroit qui soit pas visible du couloir ! Faut qu'on leur dise aux citoyens comment c'est qu'on les maltraite les lavabos avec toutes sortes de derrières et des pas trop reluisants encore ! Voilà, c'était un message spécial dédicace au ministre des Baisés du lavabo de la part de ceux qui s'accrochent à leur génétique. Moi de toute façon ça me regarde plus, j'ai renoncé aux hôpitaux psychiatriques, définitivement. Et pour être encore plus tranquille j'ai renoncé aux filles. Je m'entraînerai plus tard à dire « femme » quand je serai devenu grand.

Quand on m'en donnait l'autorisation, je m'exilais parfois au parc Montsouris, tout proche de l'hôpital, avec un canard ou deux sous le bras (des canards en papier je veux dire, avec des pages et de la typographie), et je me posais sur un banc en face des enclos aux faons nains. Un jour une gamine courut vers moi. Je sentais le regard inquiet de la mère, restée un peu en retrait avec un autre môme. Elle m'épiait de toute son inquiétude maternelle, alors pour la désamorcer, je lui ai souri par l'entremise de sa gamine, un sourire adressé à la fillette, mais destiné par ricochet à la mère ; pas un sourire de pervers je précise, parce que c'est pas très rassurant sinon ce genre de sourire pour les mamans inquiètes. C'était plutôt un sourire de tonton mieux approprié. Elle se demandait probablement si je

n'étais pas un détraqué qui – d'une seule torsion de poignet – briserait la nuque de sa gamine avant qu'elle n'ait le temps de broncher. J'aurais pu en effet, choisir cette option-là; mais c'est vers l'autre que je m'orientai.

La gamine a escaladé le banc de ses quatre membres, puis, une fois posée au sommet cette alpiniste, haletante, haletante, j'ai senti son regard s'attarder sur moi. Pourtant son intention première, je l'aurais parié, était de se mettre debout sur le banc, afin de mieux voir les faons dans leur enclos. Or voilà qu'elle m'évaluait à ma juste valeur, elle prenait conscience enfin que j'étais tout de même bien plus exotique et divertissant à musarder qu'un troupeau de faons nains. Moi – tout aise – j'ai fait mine de pas l'apercevoir, plongé dans ma pseudo-lecture. Je l'ai dédaignée parce que j'ai appris que les filles la première chose qu'elles font dès que vous vous intéressez un peu à elles, c'est vous plaquer en guise de merci. Je voulais surtout éviter qu'elle choppe la grosse tête la gamine, à son âge, je trouvais ça trop jeune pour qu'elle me plaque déjà. Je voulais surtout éviter d'en faire une fillette trop gâtée, trop gonflée des chevilles et trop starlette à mes dépens déjà, alors je l'ai dédaignée en préventive pour lui ôter toute tentation de la réciproque. On naît pas tous des génies précoces, capables de

me réfuter à dix ans. C'est prendre un bien mauvais départ dans l'existence je trouvais que de me négliger, si jeune. Mais non, je l'intéressais bien : « Vous êtes spychopathe, monsieur ? », m'a-t-elle demandé en me dévisageant avec des yeux de biche. C'était juste une question par curiosité, parce que si c'était le cas peut-être qu'elle me dérangeait alors, non ? semblait-elle se dire. Ce qui l'intriguait chez moi, je m'en suis aperçu, c'était ma tremblote des médocs. Cela donnait bien une amplitude de huit ou neuf sur l'échelle de Richter de Parkinson. Le résultat était spectaculaire quand on s'aventurait comme elle, funambule de la pupille, sur la tranche du journal. Lire en de pareilles conditions telluriques relevait de l'exploit. Je ne lisais pas : si j'avais voulu lire effectivement, j'aurais posé le journal sur la chair ferme de mes cuisses. « Alors, vous êtes spychopathe monsieur ? » qu'elle a insisté, et j'ai répondu que ben oui, naturellement, et c'était effectivement le cas sauf que dans sa bouche de gamine « spychopathe » voulait dire « silence des agneaux » ou quelque Hopkins du genre. Elle a bien apprécié mon humour ; elle s'est mise à gargouiller de la glotte, à se bidonner là sur le banc, au point de troubler le silence des faons. Les bestioles les plus proches ont déguerpi, effrayées, vers l'autre extrémité de l'enclos. Puis la fillette a bondi, et s'est précipitée vers sa mère en

lui braillant cette merveilleuse identité : « Le monsieur il est spychopathe!, extasiée, le monsieur il est spychopathe! » elle s'égosillait. Et les faons se débinaient à toutes bringues vers là-bas.

Elle s'appelait Julie. Avec quelques-unes de ses copines elle revint me rendre visite les jours suivants, au même endroit. J'aimais mieux encore les copines plutôt que sa mère, même si j'ai de l'affection pour les mamans aussi. Julie m'exhiba : « Tiens, le voilà mon spychopathe! » Les copines tombaient des nues. « Tu nous avais pas dit que t'avais un p'tit copain toi! » Ces écolières avaient l'habitude de venir gaver les faons au sortir de classe, mais désormais elles les délaissèrent pour me nourrir à la place; aucune pancarte ne le défendait. En échange de quelques friandises, Julie exigeait des démonstrations de psychopathie, ce qui chez elle – car elle me montrait la procédure – ressemblait à un salut nazi. On tremblote mieux quand on tend le bras et la main devant soi; les Allemands se trompaient pas sur la nature spychopathique d'Hitler lorsque, par millions, ils lançaient des défis de tremblote bras tendus au Führer. Lui les relevait sans branler même de la mèche.

Les plus vives des gamines s'installaient à mes côtés, la meilleure place, usant du banc comme d'un pupitre et elles faisaient leurs devoirs, là, sur les

coudes et les rotules. Ça réfléchissait grave du bout de la langue, au-dessus des exercices d'écriture. Le banc se tapissait de poésies, de cahiers, de stylos. Elles comptaient sur mes talents de Dico d'Or pour speeder leur grammaire. Julie, vicelarde, s'emparait d'un prétexte quelconque, mimait la cancre et me tendait un stylo, boudeuse, dépitée, pleine de jubilation contenue : « J'arrive pas à écrire ce mot. Toi, vas-y, spychopathe... » Cette vicelarde allait jusqu'à empaler mon poing rétif avec son crayon pour avoir l'honneur de se bidonner. Si je refusais son petit jeu, toutes en chœur elles entonnaient un : « Il sait pas écri-Re, il sait pas écri-Re! avec un Rrrre qui rayait profond le parquet de mon honneur. C'est la vexe. Je m'emparais du stylo ; mais je tremblais tellement des médocs que tracer mon prénom relevait de la joaillerie ; je m'appliquais pourtant, je luttais dans les courbes, des trajectoires de sismographe nippon une veille de tsunami. À tour de rôle, les gamines me tendaient une feuille pour recueillir le précieux sismographe qui témoignerait de leur rencontre, un beau jour de décembre, avec le célèbre spychopathe de Richter du parc Montsouris.

Le temps reste, et moi je passe. Noël approchait. Ils commencèrent à délocaliser les patients dans leurs familles pour quelques jours. L'idée me parut bonne, cela me donnait envie de sortir moi aussi pour les fêtes. Je me disais que ça me ferait le plus grand bien d'aller de par les rues, en cette saison des guirlandes. C'est beau de vadrouiller sur les quais au moment des réveillons, je connaissais des coins.

Je suis allé voir au bureau au sujet de cette perm'. Mon infirmière préférée justement, se trouvait de garde : « Oh vous, non... On préfère pas que vous sortiez », m'a-t-elle dit, un peu gênée. « On préfère que vous restiez auprès de nous. » C'était mon infirmière préférée j'ai dit, et j'étais plutôt content qu'elle veuille que je reste auprès de nous pour Noël, ça

valait les tout meilleurs coins. J'imaginai déjà les discussions que nous aurions, comme cela nous arrivait parfois. Le soir du réveillon je l'ai cherchée partout comme convenu, mais on m'apprit qu'elle n'était pas « de contrainte ». Elle avait préféré rester auprès des siens, les siens à elle, dont elle prenait soin bénévolement autour de la cheminée, des bouteilles et de la dinde.

Du coup j'avais renoncé à mes coins pour rien. De dépit j'en ai visité d'autres dans le couloir, ceux que je connaissais le moins. Il n'en restait déjà plus beaucoup des exotiques, hormis celui où l'on avait installé le petit sapin, un des sites les plus dynamiques de l'hôpital, toujours des choses à voir par là-bas, garanti. Ce sapin, je ne sais pas où il avait débuté son existence mais toujours est-il (tronçonneuse) qu'il la terminait à mes côtés en HP, dans un pot, accablé de guirlandes. Un drôle de destin ; je connaissais ça. On l'avait chargé c'est dingue, à croire que ça coûte rien les guirlandes dans la psychiatrie publique. À croire que c'est au nombre de guirlandes qu'on guérirait tous les marteaux du couloir. Il suffoquait là petit sapin, aux côtés de la télé si bien qu'on hésitait tout du long sur lequel concentrer son attention, entre le suspens des guirlandes et celui du Drucker. Le Drucker reste, et moi je passe.

L'installation de notre conifère avait suscité une petite polémique au sein de l'équipe thérapeutique ; une infirmière débutante avait pris l'initiative de l'orner avec de longues lianes chatoyantes ; de vives discussions s'en étaient ensuivies pour savoir si l'un de nous ne risquait de gâcher les festivités pour cause de pendaison. Il lui faut deux gros souliers au père Noël au moins, pour faire tenir un cadeau de ce volume. On fit venir la psychiatre de garde qui en vérifia la solidité, discrètement. Ça tenait, discrètement, et on l'enleva. Au moins le sapin put respirer un peu plus à son aise, il vivrait quelques heures de rab'. Nous fûmes condamnés à la même peine.

J'étais vert. Que nous ayons spontanément songé à discerner un papillon coulant dans cette cravate à conifère, c'est bien naturel ; on n'avait pas tant que ça de mérite nous autres, les malades, nous avions chaussé les lunettes pour, nous cherchions la brèche sans relâche. J'imaginais difficilement en revanche qu'un individu sain puisse pousser l'instinct de métaphore à cet extrême, dans cette profusion de guirlandes. Ça m'avait bluffé. C'est la plus ancienne du service qui avait eu ce réflexe. Chapeau la vieille... Hein ? Pas vous ? Moi je dis chapeau la vieille... Elle était loin d'être pourrie encore, hein ? Comme quoi c'est formateur de nous côtoyer

quotidiennement quelques décennies, ça l'avait rendue bricoleuse comme tout, une vraie MacGyver capable de stopper un cœur avec deux bouts de ficelle et trois guirlandes. Et moi qui pensais vivre dans un paradigme inaccessible au commun des mortels, qui regrettent leur condition de mortel eux, supposément.

Noël... C'était une ambiance bizarre. Il restait très peu de patients, quelques-uns qu'on avait préféré garder auprès de nous, eux aussi, et d'autres que leurs familles préféraient abandonner là pareillement plutôt que d'appesantir le dîner. C'était le cas de cette bonne femme un peu épaisse – j'ai jamais su son nom ni même son poids. Tout le monde était d'accord pour qu'elle sorte mais son mari ne l'était pas trop pour qu'elle rentre, ce qui fait qu'elle restait coincée dans un entre-deux de clochard. En conséquence elle avait choisi de rester à l'hôpital pour les fêtes. Elle positivait, c'était un choix. C'est toujours un plaisir de passer Noël « en compagnie d'un charmant jeune homme » avait-elle glissé, toute finaude. J'ai vérifié partout autour et le type le plus jeune de ceux qui restaient à l'hôpital pour le réveillon devait avoir cinquante balais. Du coup je prenais la menace bien au sérieux, et je conserve le souvenir d'un réveillon particulièrement guet.

Il ne restait quasiment plus que des vieux. Lorsque je marchais dans le couloir – étant donné que je ne voyais pas mon visage –, j'avais tout ce qu'il fallait pour me croire à l'hospice : les émotions ternes et, désormais, un bain de rides alentour. Je regardais ma poitrine et j'en concluais que j'étais un vieux svelte. Je jouissais de ce fait d'un avantage certain pour mettre la main sur la télécommande. Noël est une fête cathodique, je voulais ce poste. J'arrive à faire des trucs peu communs quand on me donne une télécommande ainsi que des téléspectateurs, j'arrive à les zapper en mode humeur de chien. Faut juste connaître les codes.

L'autre détail qui attira mon attention je me souviens, dans ce nouveau décor de ma vie, c'est un sillon poilu et ténébreux. Ça vous marque une raie du cul l'air de rien quand ça vous arrive, je n'ai aucun mérite. Le gars était obèse, mais pas encore assez pour empêcher son pantalon de glisser dangereusement sur la pente. Le suspense était intolérable, on le suivait tous du regard, on le suivait même avec nos jambes pour savoir où tout ça se terminerait. Il ne restait plus que ça, c'était le dernier truc qui me divertissait, la dernière chose avant la mort, je voulais voir son cul et puis clamser. La pointe du gras de M. Daniel me fascinait. Ça reste un grand souvenir aussi, mais ça énervait les infirmières qui ont déjà des conditions de travail assez éprouvantes. L'une d'elles (celle qui est conne, la rousse) : « Monsieur

En route vers le clochard

Daniel, vous pourriez vous habiller décentement et nous épargner ce spectacle!» On aurait dit qu'elles n'aimaient pas les raies globalement les infirmières, on ne partageait pas du tout les mêmes goûts sur la raie de M. Daniel. Cette même infirmière me confia qu'il était de Namur, mais je trouvais que ça n'expliquait pas tout. Pénétrez dans l'univers du strip-tease belge... Elles ne se rendaient pas compte, vouloir le censurer... Voulaien-elles donc ma peau? Merci M. Daniel, merci! Je n'oublierai jamais votre cul, jamais non!

J'étais devenu hypersensible au bonheur d'autrui. Je disais à Lamictal : « Hier j'ai regardé un match à la télé, et quand Wiltord a marqué il a mis son maillot sur la tête pour faire l'avion » et ça me brisait le cœur de voir qu'il y avait des gens heureux dans la vie au point de se mettre un maillot sur la tête pour faire l'avion sur le gazon, ça me brisait le cœur. Je voulais faire pareil avec mes deux bras moi aussi sur la pelouse de Sainte-Anne, et je suppliais Lamictal de m'aider à atteindre cet état de félicité. Faire l'avion sur la pelouse, j'aurais réussi ma vie alors... « Vous savez, qu'il me disait, c'est assez bien toléré de faire l'avion au stade de France devant des millions de téléspectateurs, mais cela risquerait d'être mal perçu si vous vous livriez à ce genre de démonstration, ici, sur les pelouses de l'hôpital. Les

infirmiers sont très nerveux depuis qu'on a annoncé la réduction des effectifs. »

On dit que les dépressifs ne voient pas le plaisir, mais je le voyais partout, en permanence tout autour de moi, je nageais dans le bonheur des autres sans jamais le sentir en moi. L'expression de bonheur la plus touchante, celle qui m'a heurté le plus violemment, est celle d'une fillette au parc Montsouris. Il avait neigé. Deux copines de Julie se livraient bataille à grands coups de boules. L'une d'elle arma son tir, mais c'est l'autre qui décocha la première : un cri d'horreur, une horreur délicieuse et fraîche de gamine exaltée par la perspective de sentir la neige glacée fondre dans la tiédeur de son col. Ce fut un cri spontané, et lorsqu'il m'atteignit je me suis mis à chialer instantanément, par domino, bouleversé par la giclée d'adrénaline et autres monoamines qui émanait de sa gorge. Et l'autre gamine, suspendue sous sa boule, a cru qu'elle m'avait atteint. Elle était pétrifiée, le bras cassé, armé encore ; elle paraissait horrifiée par la violence de son acte : faire pleurer un adulte, un homme, un psychopathe qui plus est, par la simple intention de catapulter la boule qui se morfondait toujours dans sa paume. C'est vraiment dégueulasse aussi faut dire, d'être vilaine à ce point. Prenant conscience de sa monstrueuse brutalité de fillette, elle a baissé la tête, accablée de culpabilité

En route vers le clochard

et elle s'est excusée misérablement, mais misérablement... « Pardon monsieur... Pardon monsieur, je voulais pas... » C'était quand même la moindre des choses.

Marcel était un vieux, et pas des moindres. Marcel, un repère dans une vie pavillonnaire. Je savais en le croisant que je touchais enfin au but, que dans cinq mètres tout au plus j'allais pouvoir obliquer sur la droite et m'engouffrer dans les chiottes, une autre planète déjà. Il arborait un air fier le Marcel ; il donnait l'impression de penser que ce morceau de carrelage qu'il affectionnait tant était la meilleure place du couloir. On aurait dit qu'il se foutait de nous, parce qu'il avait chopé la place du chef. Mais j'étais pas jaloux ; je nous trouvais – globalement – tous au fond de la piscine, à deux carrelages près. Du sien il surveillait le tunnel, un tunnel long de 50 mètres. Notre cadre de vie ; mon horizon de vie. Planté sur ses jambes – deux ciseaux émoussés, rouillés au niveau des hanches – Marcel ne parvenait plus à découper l'espace. Il

avait renoncé à décrire ces trajectoires et ces figures absurdes qui caractérisent pourtant l'activité animale à la surface de la terre. Plus le moindre motif. Il avait cessé de vaquer à ses directions. Je suppose que ce sont les infirmières qui le disposaient sur son site tous les matins avant mon lever ; puis elles repassaient le chercher le soir en rentrant du boulot puisque c'était leur trajet vers la sortie du couloir ; sympas les infirmières dis-donc, parce que sinon il aurait dormi sur place. Elles connaissaient ses préférences, et le gâtaient sur le bon carrelage. Marcel, on le repérait tout de suite. Toutes les personnes qui me rendaient visite me demandaient : « C'est qui ce truc ? » Il n'y avait pas de réponse toute faite. Marcel pouvait stationner des heures, immobile à l'exception de ses yeux qui faisaient le trajet pour suivre les corps d'un bout à l'autre du couloir, comme Loup-Garou, mais en plus pacifique et sénile. On sentait que ça lui plaisait plus que tout, ce déplacement des vessies, des chambres aux chiottes et retour. Marcel restera dans mon souvenir comme un insatiable scrutateur de vessies en déplacement, un « loospotter » ; il était curieux comme un badaud confronté au manège de pompiers en intervention. Je me suis demandé si c'était de l'envie. Ses couches lui faisaient un gros cul dans son pyjama. Or j'ai lu que les fesses féminines – grâce à un judicieux remplissage par du tissu graisseux

(phénomène dit de « globulisation des fesses ») – ont gagné en volume et en harmonieux arrondissement au cours de l’homínisation (Gérard Zwang, sexologue fameux). J’ajouterai que les couches Pampers confèrent artificiellement au porteur une silhouette « stéatopyge » semblable à celle qu’arborent certaines statuettes préhistoriques, les fameuses Vénus. Il n’est sans doute pas inutile de rappeler – enfin – que les Hottentots valorisent culturellement l’outrance de l’indice fessier. Dès lors, « le cul malingre de Lucy n’avait rien “d’accrocheur” » (Gérard Zwang, toujours aussi fameux). CQFD.

Marcel tombait à l’occasion, ses jambes farceuses le lâchaient, sans crier gare. Les infirmières se contentaient d’un commentaire laconique sur l’utilité des couches, ces casques à coccyx. J’ai toujours eu du mal à regarder les gens dans les yeux, mais avec Marcel j’arrivais fastoche. Je remontais le couloir et d’aussi loin que je pouvais je plongeais mon regard dans le blanc de ses yeux. J’y allais sauvagement comme dans mon bol de lait, je lui rentrais dans le lait des yeux. Un jour, j’ai failli l’exterminer, à l’improviste. Je ne pense pas qu’on m’aurait fait trop de reproches ; tout le monde attendait qu’il s’éradique selon son propre mouvement naturel de moribond. C’est juste que parfois la nature se montre inférieure à la civilisation, surtout

dans l'accélération des décès. Je traversais alors une période étrange : je voulais exterminer tout le monde comme ça, à tout propos, au seul motif que j'allais moi, surtout, bientôt crever le premier, et que la vie d'autrui dans ces conditions me tenait déjà moins fermement aux couilles. Je devenais égoïste sachant que j'allais disparaître et plus pouvoir profiter utilement de l'altruisme de tout un chacun à mon égard. Au fur et à mesure que je survivais, j'ai tendance à réviser mon jugement. Je redécouvre la noblesse de l'altruisme d'autrui ; je m'adapte à mes perspectives. Mon existence seule justifie la vôtre. Que mon cerveau pète les plombs et c'est tout l'univers qui taille en vrilles. Une simple balle dans mon crâne, et ce sont les espèces toutes entières et la Terre qui s'évaporent, et le Soleil aussi et peut-être bien même la Maison Blanche comme dans *Independance Day*. L'univers a son talon d'Achille planqué dans ma petite boîte crânienne. Je pourrais si je le voulais vous ôter à tous la petite existence merdique que je vous ai concédée dans ma dentelle de myéline.

Ce jour-là je marchais dans le couloir, et au moment de doubler ce légume de Marcel, je fus saisi d'une sorte de myoclonie barbare. Mon bras s'est tendu, ma main s'est ouverte comme des serres, à quelques centimètres du visage du vieux. Il a regardé droit dans les lignes de ma paume, un résidu de

philosophie pour s'enquérir si j'avais bien envie de pisser ainsi qu'il paraissait. Mes doigts vibraient d'intensité, tellement j'avais mis de haine, d'éradication là-dedans. Je voulais buter tout le monde sincèrement, à commencer par cet enfoiré de Marcel ! Qui avait eu l'honneur de vivre toute sa vie ! Pour venir mourir de son beau gâtisme, ici ! Sur un bout de carrelage devant moi ! Et aussi, je crois, j'étais pas mal ému par ma propre charité. Je me demandais si j'aurais moi-même la chance de dénicher une personne généreuse, qui voudrait bien me casser la tête pour m'épargner ces semaines de délibération suicidaire. Je n'arrivais pas à prendre une décision moi-même parce que, semblait-il, la mort est tout à fait irrévocable ce qui me rendait indécis. J'avais tendance à croire que ma générosité à l'égard de Marcel était un acte exceptionnel, imputable à ma propre situation, ce cauchemar stagnant qui me rendait empathique. J'avais le sentiment que ces connards de cathos, en érigeant la bipédie au rang d'absolue dignité, avaient sapé pour longtemps toute possibilité de réflexion morale profonde sur ce qui fait le sens d'une existence à deux jambes : le cerveau. La frontière entre l'homme et le chou-fleur me paraissait ténue, indistincte. Je me méprenais. On en trouve beaucoup en fait, des gens charitables et exterminateurs, sans contrepartie, mais en général ils traînent pas trop dans les hôpitaux. Et

puis je l'ai épargné Marcel, et aujourd'hui je m'en veux d'avoir été magnanime... Je m'en veux terriblement... J'ai parfois ce soupçon : et si je m'étais comporté comme Trauma? Et si moi aussi j'avais été magnanime? Au nom de quoi me serais-je permis ce genre de sentiment? Qui étais-je, moi le merdeux paroxystique, pour épargner les êtres que j'aurais légitimement pu déblayer vu ce qui leur est arrivé? Qui j'étais moi pour faire le magnanime sur le dos de Marcel au lieu de l'achever comme il se doit avec les klebs à deux pattes? J'en ai bouffé suffisamment de la pitié et du magnanime pour ne plus vouloir l'infliger à quiconque, et si Marcel je l'ai laissé pourrir à son rythme poussif, j'espère seulement que c'est pas un abus de magnanime... J'espère seulement que je ne l'ai pas épargné, mais que tout connement je pouvais pas, que j'avais pas cette force, ce pouvoir... Aussi je jure solennellement, moi, Riwoal, de ne plus jamais me montrer magnanime, et toutes les fois que j'estimerai être en mesure d'exterminer, je le ferai. Et pas une personne au monde pourra venir se plaindre que prétendument je lui aurais accordé la vie! Pas une! J'ai vu ce qui se cachait derrière la pitié. Ça m'a converti pour de bon, et rendu impitoyable. Je suis un homme. Je suis un homme! Je suis un klebs à deux pattes avec un cerveau tout à fait comme les autres. Je suis un homme à genoux...

Nous n'étions généralement pas seuls dans le couloir. Il faut regarder plus bas. Allongée par terre, cette bonne femme passait ses journées à répandre ses membres sur le sol. Elle aimait bien faire chier le personnel. Elle prenait bien soin à chaque fois d'exhiber sa vulve septuagénaire. De temps en temps, une infirmière venait la gronder pour la forme. La vieille continuait à faire la morte, elle poussait même parfois un petit râle réaliste pour suggérer la souffrance, avec délicatesse, du bout des bronchioles, moi j'appréciais carrément. L'infirmière allait alors prendre un drap et, munie de ce linceul, elle la couvrait gracieusement, dans tous les sens du bénévolat. Mais l'autre retirait le drap systématiquement, vite à poil derechef. Il aurait fallu l'attacher, lui mettre des Pampers de chasteté, la fouetter, l'hystérectomier, je sais pas moi, tenter des thérapies invasives. C'est le job des gynécopsychiatres ça. Le destin des vulves est de vivre dans la pénombre, et la sienne, après toutes ces années, criait à l'halogène.

De temps en temps elle se levait sans qu'on s'en aperçoive. C'était le quinquagénaire qui partageait depuis peu ma chambre qui s'en apercevait le premier. Il s'en apercevait du chausson, et nous en tenait informé par l'émission d'un petit « Putain... » las et guttural qui m'atteignait en plein comique.

Elle aimait notre porte comme ses propres chiottes la vieille. On ne lui avait rien fait à ma connaissance, mais elle prenait tout de même la peine de se lever et de parcourir quelques mètres pour honorer le seuil de notre chambre et aucune autre, comme son lampadaire attitré. Pour gagner l'autre bout du couloir on était obligé de l'enjamber. Ça me donnait des frissons de sauter par-dessus son ravin broussailleux. Ça donnait un côté insolite à un déplacement éminemment banal : aller aux chiottes.

Un jour Marcel posa un regard sur sa vulve. C'était justement un moment où je m'entraînais à défier son blanc des yeux. Je comptais mettre à profit tout cet entraînement des yeux plus tard avec les filles, en cas de survie. À Marcel il lui restait plus grand-chose non, mais il savait encore repérer les points cardinaux du réel, les yeux et les vulves, le minimum bestial d'un animal digne de ses pattes. Il s'approcha donc à petits pas d'antique – je l'observais, c'était un événement cette trajectoire –, il s'approchait en bougeant pour de vrai sur ses pieds, tout seul, et parvenu au niveau de la bonne femme, il s'immobilisa pour contempler. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il était intrigué – moi je l'étais un peu –, mais quelque chose se passait, incontestablement. La vieille imitait la flaque, joliment, imperturbable, peut-être même qu'elle éprouvait de la fierté d'avoir

ainsi pu capter l'attention de quelqu'un avec une chatte de son âge. C'est appréciable déjà de conserver du sex-appeal malgré la décrépitude. Marcel leva le pied droit et entreprit de la tapoter pour voir, comme on ferait pour un chien oublieux de la révolution industrielle et des chauffards. Deux petits coups d'orteil réprobateurs, puis le bas-côté. Une infirmière l'aperçut, elle hurla : « Marcel ! », un cri mais hystérique, avant de se ruer sur lui comme pour l'empêcher de la tuer, ou pire : de la violer. La scène pourtant était innocente, il vérifiait, juste, il lui prenait le pouls simplement du bout des orteils en raison des rhumatismes. Cette effusion d'humanité chez Marcel, à vrai dire me troubla.

Je l'ai considérée comme une personne normale jusqu'au tout dernier jour de mon hospitalisation. Ce jour-là j'ai croisé une mamie, ultra-pimpante, supra-maquillée. Je l'ai regardée, il me semblait que je la connaissais. C'était une grand-mère dynamique, un peu trop fardée parce qu'en plus de cacher les petites laideurs d'origine déjà là dans la fraîcheur de la jeunesse, il était désormais question de dissimuler l'usure. J'eus l'impression, un instant, que je l'avais déjà aperçue quelque part, mais c'est seulement quelques minutes plus tard que je fis le lien : c'était ma vulve, ma vulve en personne. Sauf qu'au lieu de mettre en valeur son entrejambe, c'est

En route vers le clochard

son visage qu'elle avait décidé de placer sous les projecteurs et ça la changeait du tout au tout, on la reconnaissait à peine suite à ce relookage. On peut dire qu'elle savait se renouveler, un peu à la manière des sabliers. On affirme d'ailleurs souvent que c'est la plus belle des morphologies pour une femme, le sablier, sans toutefois jamais préciser l'orientation. Ça m'a mis mal à l'aise. Je tolérais bien ses exhibitions, mais ce brusque revirement de polarité me déconcerta au plus haut point. C'est à ce moment que j'en ai déduit qu'elle était cinglée.

Parfois j'allais voir les infirmières dans leur loge pour les supplier. J'étais devenu très syndical depuis quelque temps, je disais « nous » au nom du couloir, je faisais du lobbying pour qu'on nous installe une nouvelle salle de douche à gaz, pour nous faire notre shoah Obao. Elles m'écoutaient pas, j'étais têtu pourtant, à peu près autant que l'horreur dans moi qui me lâchait vraiment plus, j'ai même demandé à voir le trésorier. C'est eux les trésoriers qui dictent l'éthique, c'est eux qui disent la valeur des gens, ceux qu'il faut sauver et ceux qui ont moins de dignité déjà. Il m'avait reçu, moi et ma calculatrice, je l'avais apportée pour étayer mon argumentation en plus de mes connaissances en pureté, rudimentaires. Ça n'aurait pas eu grand sens sinon, un rendez-vous avec ce type sans aucune

base de discussion autre que des concepts. Il m'aurait pris pour un guignol dépourvu de chiffres. Si l'on prenait 500 € de coût pour une journée d'hospitalisation (hypothèse basse), si l'on ajoutait à cela tous les mois de RMI, les tentatives de suicide ratées, les hospitalisations à répétition, on aboutissait assez rapidement à la conclusion que c'était rentable ce nouveau sanitaire, d'autant que j'avais négocié un prix avec une entreprise en bâtiments spécialisée dans ce type d'installations, par mail. Le trésorier hochait la tête avec des moues éthiques distinguées, tout en m'écoutant déployer mes arguments. Au fond il était convaincu depuis le départ, il y croyait même plus dur que moi je crois aux économies de nos décès, mais on sentait que le lobby des infirmières était passé par là déjà, plus puissant que nous, les malades. Nous rêvions d'abrèger nous, je parle au nom des autres qui m'ont élu leader pendant leur sommeil, mais elles campaient fermes sur leurs acquis sociaux génétiques de la fonction publique. Ce que je leur reprochais surtout aux infirmières c'est qu'elles voulaient à tout prix qu'on reste vivant pour leur emploi, mais on sentait parfois qu'elles n'en avaient pas grand-chose à foutre, finalement, qu'on guérisse. À quoi bon apprendre le métier d'infirmière s'il n'y a que les vivants d'un côté et les morts de l'autre sans les nuancés qui font le yoyo

En route vers le clochard

au milieu, les hésitants comme moi, les moribonds?
Il faut bien vivre et les infirmières aussi, et donc
nous par déduction.

Je connaissais vaguement l'une d'elles justement. On s'était croisés deux ou trois ans plus tôt dans le cadre plus informel de mon pieu. Pour moi c'était une sale surprise. Elle est venue me trouver avec un grand sourire, comme si nos retrouvailles avaient lieu dans une boulangerie un dimanche après la messe. Elle a fait celle qui remarque rien concernant mon déguisement. Elle s'est concentrée dans celui de mes yeux, poliment. On a donc parlé de la messe et c'est peut-être mieux ainsi. Ça m'a tout de même foutu un peu le cafard cette rencontre, ça m'a donné l'impression que ma vie n'évoluait pas dans le bon sens. Le sens de la vie... Cela faisait un moment que j'y avais renoncé, pourtant. Je m'étais bien accommodé à son absurdité, du moins j'avais l'impression. Et puis voilà que j'éprouvais la

En route vers le clochard

nostalgie d'un « bon sens » de la vie. C'est du luxe subitement, pour un nihiliste. La vie n'évoluait pas dans le bon ressenti, et sur ce point j'avais du mal à faire des concessions. Dieu est mort passe encore ; mais par pitié, pas l'orgasme, ou c'est à désespérer de tout...

Une étudiante en psychologie venait s'entraîner sur moi chaque mardi. C'était un hôpital où l'on s'exerçait beaucoup sur moi dans l'ensemble. Lamictal (mon psy dans la vie) m'avait recommandé à elle. Muriel apprenait son métier et moi ça faisait un moment justement que je défilais devant la profession, ce qui faisait de moi un patient des plus instructeurs et réputés. Au fur et à mesure que mon existence se ratatinait, je m'efforçais de conserver autant d'utilité que possible. Passé sous un certain seuil d'usage, vous en perdez presque ce que les économistes nomment, le dimanche matin au sortir de la messe, votre dignité humaine. Dès le début j'ai porté un jugement favorable sur ces visites, avec la réserve suivante toutefois, c'est qu'elle arrivait tôt dans ma nuit, à l'aube, à des horaires où

ma tête fouinait encore dans mon cul. Leurs salope-ries de médocs me défonçaient toujours autant, j'en arrivais à me demander si une dépression nature à tout prendre, une dépression sans additifs que serait venu parachever un suicide bio n'aurait pas mieux valu finalement que cette immonde gadoue de conscience. On me promettait que c'était les bons cette fois-ci, vraiment les bons ceux-là, juré monsieur Riwoal ; je n'attendais plus rien. Ne plus rien attendre est une chose, se zigouiller en est une autre. Demeurait ce petit hiatus musculaire, cette anodine flexion de l'index devant laquelle je bafouillais. C'était mon deuxième grand regret dans la mort.

Muriel était toute guillerette dans son entrée : « Bonjour!... » elle faisait. On aurait dit que ça lui faisait plaisir de voir les gens presque dans son bonjour, on aurait dit quasi qu'elle était heureuse de me retrouver. « Bonjour... » je répondais, courtois et tout. J'arrivais pas trop à faire les points d'exclamation aussi droits qu'elle par contre, j'en éprouvais des remords ; elle savait les faire bien bandants les siens, moi non, ils bandaient pas trop, hélas... Durant son absence je m'exerçais à les redresser, à leur mettre des talons hauts, j'en voulais de jolis verticaux moi aussi pour attirer son attention féminine, au lieu de quoi c'était des avortés d'exclamation qui me

venaient. En revanche je suis talentueux pour les trois petits points, depuis tout petit déjà... Voyez... J'ai pas mon pareil pour les petits points... Ils me viennent spontanément... Fastoche... Je pourrais infliger aux gens des records de trois points... Alors plutôt que de produire des mous d'exclamation, ma politique consiste maintenant à les rayer complètement de mon lexique émotionnel. Mais c'est chacun qui voit. C'est tellement personnel une ponctuation de nos jours...

J'ai fait tout mon possible pour rendre à Muriel ces séances onctueuses, je voulais lui donner envie de revenir : j'appréciais mieux la solitude quand elle la saccageait de sa présence. Et elle revenait effectivement, Muriel, elle revenait cueillir les bouquets de trois points que j'avais à lui bredouiller... Et même, elle se débrouillait pour gratter du temps ailleurs, au détriment des autres patients qui trouveraient là une occasion supplémentaire de confirmer leur statut. Muriel s'asseyait en face de moi, avec sa pochette, ses fiches mais non point de stylo pour m'agréer. Je l'avais convaincue de renoncer à prendre des notes, ça me coupait ma pythie. L'attention avec laquelle elle m'écoutait faisait drôlement plaisir à voir. Cela m'intriguait même, et il m'arrivait de me placer comme elle en situation d'auditeur dans l'espoir de saisir ce qui, dans mes propos, la plongeait dans cet état-là

de sagesse et de captivité. J'en venais à attendre le moment où elle vacillerait, épuisée, je me tenais prêt à bondir pour l'intercepter avant son terminus, le sol. Muriel me dévisageait en silence avec ses grands yeux, bleus, tendres, intenses... Un ange je vous dis... On l'aurait sautée sans confession, comme les punaises du règne des insectes et le gars de chez France Télécom, on lui aurait aménagé un orifice brutal pour l'occasion afin de l'aider à basculer franchement dans le féminin, cet ange. Assis à l'indienne sur mon lit, je tripotais la plante de mes pieds tout à loisir ; j'étais amorphe, endormi, je luttais lentement, shooté... Elle suivait, consciencieusement, me relançait, je repartais, je repartais courageusement. Ma vie. Muriel avait tendance à confondre Prozac et lithium, elle n'avait jamais entendu parler de l'amendement Accoyer ; elle débarquait en somme, un éternel 6 juin un peu trop au nord seulement. Mais bon, je n'ai jamais compté sur elle pour me tirer d'affaire. Elle était la bienvenue dans ma vie, dans ma chambre. Au bout de plusieurs visites elle renonça complètement à faire semblant de diriger la discussion, me jugeant autonome ; elle attendait deux ou trois minutes que je secoue ma torpeur, puis me demandait de « raconter mon histoire ». Quand le pronostic est réservé on peut toujours patienter en racontant des histoires, et pourquoi pas la sienne justement ? Surtout qu'on

la connaît généralement bien et qu'on en entrevoit presque alors le dénouement. Quand on va droit au mur il n'y a plus que ça à faire, se retourner vers le passé pour essayer de comprendre où c'est qu'on a bifurqué.

De l'autre côté de la cloison vivotait un putain de vieux qui me gonflait. Il confondait ma chambre avec la sienne, et comme il avait la bougeotte ce vieux et qu'il n'arrêtait pas de sortir de chez lui pour y rentrer de nouveau trois minutes plus tard, il débarquait chez moi dix fois par jour. Il arborait un air étonné, en m'apercevant. C'était surprenant pour lui cette vision vous comprenez, ce Riwoal prenant ses aises dans son propre pieu, tripotant ses pieds en face d'une Muriel attentive. On pressentait qu'il manigançait une indignation quelconque ; bouche ouverte (c'est la surprise du vieux), il tendait le doigt sur le point de dégainer son mot. Pour un peu il en aurait trouvé le temps, je faisais pivoter ses épaules et le reste, je l'incitais vers la sortie, mais gentiment, délicatement ; je le stimulais sans brutalité, en faisant attention à ne pas le frapper trop fort contre les arêtes du mur pendant la manœuvre. Tout le bien du monde certes, à l'extérieur de ma chambre. Deux minutes plus tard il revenait. Ça me rendait dingue ! Ça me rendait dingue ! J'aurais voulu abrégé ses souffrances.

J'ai fini par croire que je n'étais pas un malade comme les autres aux beaux yeux de Muriel, si bien qu'un matin je me suis enhardi à lui demander si je pouvais la tutoyer. Je n'ai pas l'habitude de vouvoyer les filles de mon âge. Or Muriel avait deux ou trois ans de moins que moi. Ça ne vous dérange pas Muriel que je vous tutoie?... «Je préfère pas», fut sa réponse. Muriel préférait pas... Moi j'aurais préféré.

Je ne m'y attendais pas, ça m'a vraiment foutu en l'air. «On nous a formellement recommandé de ne pas trop nous lier avec les patients». Elle gigotait sur son siège, mal à l'aise, engoncée dans son vous. Avec le recul, je comprends tout à fait, c'est moi qui avais déconné. Les pavillons psychiatriques n'ont pas pour fonction première d'étoffer son carnet d'adresse. Les infirmières étaient très attachées aux patients, c'est sûr, mais elles n'insistaient pas sur la réciproque. C'était de l'attachement désintéressé. Notre couloir blanc-bleu n'était pas le rayon cérébral d'un supermarché gamétique. Muriel préférait pas. Elle est revenue une autre fois, juste le temps de constater que l'ambiance était définitivement plombée, et puis je ne l'ai plus jamais revue. Muriel, sachez, si vous tombez sur ces lignes, que je comprends parfaitement (sincèrement).

À plusieurs reprises je me suis traîné jusqu'au groupe de parole. C'était probablement chiant, en prévision de quoi j'amenais *Le Parisien* ou *L'Équipe*. L'aspect positif de la chose c'est que cela me permettait d'effectuer une sorte de détournement des menus événements du quotidien. Je ne vivais donc pas en permanence dans le degré zéro de l'intérêt, je possédais encore une marge de régression vers l'apathie, je me devais de la préserver. Et c'est parce que je l'oubliais d'une semaine sur l'autre que je ressentais le besoin de retourner m'ennuyer un peu à l'atelier. Je butinais ; j'ai toujours préféré répartir mes ennuis dans différents paniers, m'emmerder à tous les râteliers. L'infirmière qui menait les débats avait appris que j'étais étudiant en journalisme, avant de prendre cette nouvelle orientation dans ma vie. Ça

l'avait un peu perturbée d'avoir quelqu'un d'aussi notable dans son auditoire, du coup elle osait plus trop s'exprimer de peur de proférer une connerie, et peut-être – c'est l'impression qu'elle donnait –, que je publie un papier là-dessus dans *Le Canard enchaîné* le mercredi suivant ; elle accordait trop d'importance à sa connerie. Elle voulait me céder la parole sur tout, elle me donnait du « vous le journaliste », je l'aurais volontiers tutoyée de quelques baffes. Elle prenait la mouche aussi à cause de mes talents de ventriloque. Depuis le collège je parviens à suivre attentivement un prof dans les yeux tout en lisant mon journal. On croit que ça regarde devant alors qu'en réalité ça regarde vers mon giron, où reposent d'alléchantes pages sport. La ventriloquie, c'est l'art de manipuler les gens dans les environs du ventre, et j'avais appris à le faire par les yeux et par d'autres parties encore. Quand elle me coinçait, revancharde, elle cachait mal son plaisir : « Monsieur le journaliste... Pourriez-vous me répéter ce que je viens de dire monsieur le journaliste. » Je ne sais pas ce qu'elle avait, elle semblait immature ; pour le coup ça donnait une impression étrange sous la blouse. On aurait dit que c'était irréaliste, de l'entendre prononcer des gamineries sous sa blouse. Ça me foutait mal à l'aise... À la limite je préférerais l'écouter pour de vrai plutôt que de la

laisser me foutre mal à l'aise de la sorte, à coups de gamineries. La consigne était la suivante : « Dites tout ce qui vous passe par la tête, n'importe quoi. » On soupçonne mal les tempêtes de néant qui se bousculent dans la tête des gens. Il aurait fallu nous donner beaucoup plus de liberté encore pour susciter de la réflexion, il aurait par exemple fallu nous donner un thème ; au lieu de quoi nous nous retrouvions dans cette absolue vacuité comme au milieu du Sahara, vaincus d'avance par l'inanité du mot *direction*. Nous nous laissions tomber sur les fesses comme de vieux chameaux fourbus. L'esprit qui brassait les idées les plus fermes, c'était celui-là même qui le claironnait d'un A tatoué, bien en vitrine sur son crâne rasé. Le type accaparait systématiquement la parole histoire de nous emmerder avec ses tirades à la con sur « l'anarchie » et « les anars ». Un âne, pour filer les diminutifs. J'essayais d'établir une connexion ventriloque avec l'infirmière, je voulais lui suggérer par des roulements d'yeux de le virer, ou au moins, par pitié, qu'elle lui dise de la boucler. La politique et la psychiatrie, c'est des mélanges atroces. Tel est le contexte atténuant dans lequel j'entrepris la rédaction de mes célèbres poèmes blanc-bleu. Initialement il n'était pas question de les publier sur le Web. Comment soupçonner à l'époque que ces modestes vers

prendraient une telle ampleur, au point d'être visités par 81-456-432-100 et 45-312-67-89 ? Leur finalité première était d'amputer le temps de parole de l'anarchiste, dont le surnom était Chlorpromazine, du nom du célèbre médoc censé lui aplanir le personnage. Il en était extrêmement fier parce que cela lui conférait une ressemblance flagrante avec les révolutionnaires russes de la fin du XIX^e. Il en était tellement fier que le jour où son médecin décida de modifier son traitement pour un autre à l'appellation politiquement moins incorrecte, il nous a chié tout un scandale. Mes poèmes blanc-bleu ont le mérite de refléter avec une certaine justesse toute l'atmosphère bavarde de l'atelier. Ils reçurent d'ailleurs – là aussi – un assez bon accueil de la part de l'infirmière ; quant aux autres, pour les plus favorables, disons qu'ils s'en foutirent. Allez, je vous en donne déjà un, et si certains en redemandent ils pourront toujours m'envoyer un mail pour réclamer la suite :

Index des géniteurs les plus réguliers

Séduisant de Fooz, bleu
Amer de Belle Eau... blanc-bleu!
Despote de l'Eau D'Eppe... blanc
Écrin d'Embise... blanc-bleu
Brutal de Saint Fontaine, bleu
Raciste de Mehogne, bleu
Et Cajoleur d'Hontoir? Blanc-bleu,
Opticien du Pont d'Herbais, blanc-bleu.
Bijoutier Van Terbeck. blanc
Garou de la Venne Blanc,
Hibiscus de Lalivarde! blanc
Cubitus du Pré Rosine, blanc-bleu
Imprudent de Somme, blanc
Notez le et du Pont De Messe, blanc
Biscuit d'Embise? blanc?
Tonique du Vivier... Pie noir
Pan dans le bec! (parfois, en effet)

« Je suis venue vous tripoter », m'annonça-t-elle. Ah bon ? « Oui oui je vous dis, ôtez le haut de votre pyjama et tournez-vous... » Tournez moi ? C'était bien aimable de sa part mais, tenait-elle vraiment à cette séance de tripotage ? N'était-il pas possible de différer quinze minutes ? Depuis trois jours je gisais sur mon lit, dégoulinant de sueur, ces égouts à ciel ouvert de ma chair ; on imagine mal la fournaise dans nos chambres, des saunas, avec des barquettes pas trop caloriques le midi mais dégueulasses à volonté. Une serre tropicale encombrée de pots de fleurs, nos boîtes crâniennes, que des jardiniers de Zarifian fertilisaient d'engrais neurotrophiques dans l'espoir de voir bourgeonner quelques axones bleus. Malgré la croûte qui me couvrait, je n'avais pas trouvé le courage en trois jours d'aller

me doucher. J'avais abdiqué l'hygiène, sauf pour les chiottes où je faisais le geste, encore. Les transitions thermiques que nécessite une douche dépassaient largement les rasades de tension nerveuse que j'étais en mesure d'encaisser. Rien qu'une douche ça supposait du froid, puis du chaud, de brusques variations si quelqu'un, quelque part dans l'hôpital s'avisait traîtreusement de puiser dans la source au même moment, du mouillé, des grelottements car la salle de bains était l'unique pièce qui ne fût pas surchauffée. Maintenant que cette fille me faisait face, puer aussi outrageusement me donnait des regrets. « Si j'avais su qu'on viendrait me tripoter ce matin j'aurais fait en sorte d'être plus propre pour votre visage », me suis-je bafouillé. « Oh vous savez, j'ai fait un stage en gérontologie l'année dernière, j'en ai changé des Pampers, vous n'imaginez pas ! Alors ne vous en faites pas, j'ai l'habitude ! Les mauvaises odeurs de merde font partie de mon métier, et je suis déjà très professionnelle vous allez voir. » Sa fierté n'était pas usurpée. Elle m'a tripoté vraiment dans tous les recoins, comme annoncé, mais sans afficher son dégoût, à aucun moment. C'était appréciable, elle me mettait tout à l'aise avec ses doigts.

D'emblée, j'avais raisonné qu'elle était belle. Pour établir cette vérité, il m'avait suffi de recourir

à ma photothèque de visages. J'ai toujours eu l'obsession des visages depuis que je suis tout gosse et je crois pouvoir dire aujourd'hui, à vingt-cinq ans, que je suis parvenu à me constituer une des collections les plus riches et les plus raffinées de France. C'est ma petite marotte, collectionner les visages, notamment les merveilleux féminins, tempérés de quelques monstrueux masculins. J'ai accumulé de la sorte des milliers de visages, dont certains très rares et très beaux et connus de moi seul. Pour se faire une idée, il aurait fallu fréquenter les mêmes champs de vision de bon goût que moi. Mon unique regret sera de ne pas avoir pu frotter le mien contre eux plus systématiquement. À son âge, Manoela avait eu plusieurs années pour prendre conscience du rang qui lui revenait de droit dans les photothèques masculines. On la sentait confiante. Ainsi que me l'apprit son badge, elle était interne paradoxalement à sa poitrine. D'abord j'avais hâtivement sauvé ses traits dans mon sanctuaire, puis j'avais visité son cou, ses seins, ses hanches, tout ça sans qu'elle se doute de rien. J'ai le clandestin singulièrement clandestin. Manoela faisait plus esthétique que son âge. Lorsqu'elle se soustrayait à mon champ d'admiration, – en se planquant derrière mon corps – je m'abandonnais pleinement à la mélodie de ses doigts virtuoses qui me vérifiaient

En route vers le clochard

de partout dans un silence absolu de chair de poule. Elle me pianotait avec brio, on aurait dit du Mozart en blouse blanche pour éviter les salissures. Du tripotage de génie. J'étais bien moi, relax, je pouais tout cool. Une fois seulement, elle rompit par une remarque le jeu de nos épidermes en connaissance, elle rêvassait je crois : « Tiens, j'ai oublié mes gants. » Puis elle a disparu à tout jamais par l'amnésique de la porte.

Je vous ai parlé tantôt de la raie de monsieur Daniel, et du suspense intolérable qu'elle suscitait dans notre pavillon. C'était devenu un réel motif d'inquiétude pour les infirmières. Il y avait un décalage étrange entre l'indifférence affichée du porteur – il semblait ne pas s'apercevoir qu'il possédait un corps et que ce type d'ornement exige un peu d'entretien – et l'obsession des infirmières pour cette raie qui somme toute, ramenée aux dimensions de l'hôpital, tenait un volume bien modeste. C'est un peu comme les yeux finalement une raie, c'est beaucoup plus que sa simple réalité matérielle, c'est un véritable moyen d'opinion et M. Daniel trouvait là une façon particulièrement efficace de dire que la vie, il chiait dessus, sans même s'en apercevoir. Mais cette histoire de raie trouva une

fin brutale. Je trouvais à M. Daniel des airs de loup phoque et cette impression se vérifia. Un jour il sortit de l'hôpital, entra chez Franprix juste en face, et en ressortit quelques minutes plus tard sans avoir perdu son pantalon ; au contraire, il avait enfilé un pack de Heineken. Lorsqu'il eut fini de dessoûler, il portait le bleu. Les infirmières l'avaient affligé de sa juste taille.

Je l'ai revu une fois, il n'y a pas très longtemps. Je me trouvais à l'hôpital pour une consultation. C'est lui qui est venu me voir, il semblait très content et en même temps il manquait d'assurance en son derrière. Il m'a demandé – il craignait la réponse visiblement : « Vous me reconnaissez ? » Mais oui je le reconnaissais ! Bien sûr que je le reconnaissais ! Et j'étais content de le revoir, et lui de même si bien que j'ai fini par lui avouer, moi, que son cul comptait plus dans ma vie que celui de n'importe quelle femme.

En passant à La Défense l'autre jour, je suis tombé sur le clochard que je croisais régulièrement au même endroit lorsque j'habitais le quartier. Il a fait de la sortie du RER son spot, car c'est un coin giboyeux. On peut l'y voir tendre la patte comme un ours ahuri par le torrent des pages saumon qui défilent sous ses yeux. Je l'ai à peine reconnu sur le coup, il change aussi vite que le quartier. Je ne sais

pas trop s'il meurt en accéléré ou au ralenti, mais en tout cas il se distingue par le rythme. En croisant son regard, j'ai senti qu'il ne me reconnaissait pas. Et si c'était moi qui avais changé me suis-je dit, plus vite encore que tout le reste?...

Le clochard existe, il est sur mes genoux. Le clochard existe et il me nargue. Je sens constamment sa présence sinistre, je devine sa gueule d'hypothèse basse, mon double pire. Je le hais viscéralement ce vicieux, qui rôde tout autour, qui phagocyte dans les parages. J'entrevois ses chicots toutes les fois que le courage me manque pour me brosser les dents. J'entrevois son corps décharné toutes les fois que je renonce au footing inscrit dans mon agenda. À Sainte-Anne il ne se cachait même plus, il me collait en permanence, ouvertement. Pour me débarrasser de sa crasse, j'en aurais jeté ma vie avec l'eau du bain. Il possède une telle force ce clandestin... Je crois que je suis tombé sur un putain de clodo bien costaud. Tu m'épuises clochard, tu m'épuises. Fous-moi la paix, clodo, je t'en prie... Clochard, allez, sois gentil un peu avec moi... Laisse-moi vivre dix ans tranquillement, juste dix ans; accorde-moi dix ans de répit et je veux bien crever dans la seconde qui suivra. Dix ans, seulement dix ans joli clandestin qui pue, je t'en supplie, laisse-moi dix ans! Juste dix ans bordel! Je te promets que je me

crèverai moi-même ensuite... Pitié... Laisse-moi dix ans par pitié, laisse-moi dix ans, je t'en supplie... À genoux merde! Espèce de fumier de clodo, je te ferai bouffer ton happeau par le mauvais orifice! Je te ferai la peau à force d'hygiène et de plaisir! Je te ferai la peau à force de lectures et d'accomplissement! Je vais t'exterminer sale clodo! Je t'assure que j'aurai ta peau de sale clodo dégueulasse... Tu peux chier dans ton froc clandestin, vas-y, tu peux chier dans ton froc en prévision...

Lorsque je me remémore tout ça, je m'étonne d'avoir conservé autant de souvenirs. Il ne se passait pourtant rien, aux environs de ma vie, hormis les autres. Natacha m'appelait tous les soirs, peut-être. Je voulais avoir des choses à lui dire, sans doute.

Dans ma chambre, les infirmières déboulaient à tout moment. « Toc toc, c'est moi je viens, coucou » et voilà elles étaient là, venues déjà. Au moment du toc-toc, il vous restait environ un quart de seconde pour vous composer une dignité. La tranquillité était ailleurs, au fond du couloir. Là, une porte donnait sur le premier étage, celui des consultations, désert nocturne à cette heure-là. Tous les soirs je m'isolais pour mes injections furtives de Natacha. Je m'asseyais à même le sol près de la prise électrique où je branchais mon cathéter Bouygues. C'était mon coin. Le jour, c'était le coin de la femme de

ménage et de son fidèle aspirateur allemand, mais le soir c'était mon coin à moi. La minuterie de la lumière affichait clairement ses opinions politiques, du côté impatient de l'hémicycle. J'ai renoncé à me lever toutes les trente secondes, le temps requis pour se farcir la distance entre deux interrupteurs à petit sprint de grabataire. Alors ne restait que sa voix, et du noir partout ailleurs... Rien, du noir partout avec seulement ce souffle, cette lueur amoureuse qui me léchait l'humeur. Nous passions régulièrement plus d'une heure à échanger des bruits de gorge affectueux. De mon côté je n'osais pas gargariser trop haut de peur d'ameuter les fantômes, qui dans cet hôpital poussent la terreur jusqu'à se déguiser en infirmières. Je lui dépeignais mes scènes en chuchotant. Mais sous un jour attrayant naturellement, sous un jour charmeur qui donne envie de venir constater. Mon couloir, je le voulais peuplé de clowns tous plus fendards les uns que les autres. Elle manquait des facettes distrayantes de la survie, les côtés rigolos de l'agonie en renonçant de manière inconsidérée à venir partager ma véhémentement passion du flingage. Pour l'amadouer je lui glissais au passage, subrepticement, que c'était moi qui me situais au cœur de mon environnement... À l'occasion, hasardais-je, elle serait inspirée de venir me rendre visite d'autant que j'étais à la tête d'un

corps... Je lui faisais miroiter mes plus beaux morceaux, d'aguicheuses parties qui mettent l'eau à la bouche... Je lui susurrais à demi-mot mon intention de le lui capituler mon corps, pour qu'elle en abuse sans restriction... Tout ça, naturellement, à la condition qu'elle veuille bien présenter le sien à l'accueil. Le gardien était prévenu. Jour après jour j'ai thésaurisé de petites surfaces de paume, des hectares de paluche au final pour emballer sa nudité quand elle me l'apporterait, pour transformer son corps en momie de caresses, un oignon de hérissons. Restait la pitié, l'argument ultime. Se souvenait-elle de mon compagnon, le lavabo ? Leurs embrassades avec son derrière l'avaient gravement secoué, à tel point qu'il avait sombré dans une sorte de chagrin chronique : il pleurnichait depuis à longueur de journée, une éternité de gouttelettes par le bout de sa narine cyclope, toute la nuit il chialait sans trêve cet emmerdeur et les baffes et les beignes que je lui mettais suffisaient à peine à lui rétablir un moral au beau fixe. Puisque le plombier tardait à venir moucher d'un bon coup de clef ses sensibleries, peut-être qu'elle accepterait de venir le consoler ?...

C'est elle qui était pour que je reste vivant, elle insistait carrément au bout du fil, elle implorait : « Me lâche pas... J'ai besoin de toi », tandis que de mon côté j'étais moins jusqu'au-boutiste s'agissant de

mon cauchemar. Je penchais contre à vrai dire, lourdement ; nous avions parfois des disputes à ce propos, et dans nos référendums ça donnait du cinquante-cinquante comme dans les démocraties trop démocratiques. « Me lâche pas... », qu'elle murmurait cette voix, tout là-bas... Je l'écoutais sans trop réagir. Je crevais de trouille à l'idée qu'un jour elle s'aperçoive que j'étais chiant finalement dans la vie. Elle se serait enquis, stupéfaite : « Mais finalement, tu t'avères chiant dans la vie ? », prélude à son départ qu'elle m'aurait annoncé avec tact, eu égard à ma fragilité. Autant le dire franchement, si nos rôles avaient été inversés, j'aurais fait jouer la garantie. C'est ce que j'aurais fait, sans hésiter, et naturellement je m'attendais à subir le même théorème. Au moins cela aurait eu le mérite d'estomper mes doutes, ça m'aurait vachement aidé à planifier mon avenir. Alors ça me faisait gentiment ricaner qu'elle dise : « Me lâche pas, j'ai besoin de toi. » Moi elle me lâchait, je crevais dans l'heure, et pourtant elle murmurait : « Me lâche pas, j'ai besoin de toi... » Ça grince encore dans mes oreilles, ça grince ses mots, c'est atroce, c'est dégueulasse qu'elle ait pu dire des trucs pareils... « Me lâche pas, j'ai besoin de toi », qu'elle insistait, me tenant dur. Faut-il être sotté, mais j'évitais les remarques de peur de la froisser. « Me lâche pas... », m'agrippant fort, tellement

fort... Natacha... Tais-toi Natacha, c'est dur ce que tu dis là... Tu te rends compte au moins? Mais barre-toi Natacha... Barre-toi!... Barre-toi Natacha et laisse-moi crever sans remords au moins!

Au fond je crois que je l'aimais, bien que cela n'apparût pas très clairement au niveau de mes émotions, à l'époque. C'est d'ailleurs ce que je lui disais, qu'en théorie j'étais amoureux d'elle et que ça me faisait bien chier de pas pouvoir en profiter car j'étais doté d'un gros potentiel en amour. Seulement il trouvait pas à s'exprimer pleinement aux tréfonds de ma dépression. Dans d'autres circonstances psychiatriques, lui disais-je, j'aurais été fou amoureux d'elle, et, relativement à mon cerveau déprimé, on pouvait estimer que je l'étais effectivement, fou. Ça lui faisait plaisir déjà, elle faisait sa contente au bout du fil et c'est pas tous les mecs c'est vrai, même les comblés de la vie, qui leur concèdent aux nanas des je t'aime aussi sincères. Soir après soir je me suis dilué de la sorte, à l'indéfinit, comme le couillon des mille et une morts.

Dans mon appartement des Princes, à Boulogne bien après, il m'est arrivé de repenser à Loup-Garou parfois quand j'apercevais la lune se moucher dans les nuages. Loup-Garou, vingt ans, cloué comme une carotte. Une question me taraudait : pour qui

la vie avait-elle été plus dégueulasse ? Était-ce kif-kif ou j'étais preums ? Pour qui ? Pour Loup-Garou, qui n'avait pas l'air de trop souffrir ? Ou bien pour moi, qui goûtais la sensation de souffrir exagérément trop ? Mais conscient encore, ce détail, ce luxe suranimal. Le jour où ça me prendrait, j'avais l'avantage au moins de pouvoir m'offrir un terme. Loup-Garou, j'ai sans doute eu tort d'aller lui tirer les favoris. Ça se fait pas avec le recul. Cela me donnait des remords, j'essayais de me trouver des excuses, je me disais que sinon j'aurais pas eu grand-chose à raconter à Natacha, pas le moindre exploit. Or je lui devais mon quota d'héroïsme, sans quoi elle se serait barrée et ma vie dans la foulée. Un crépuscule de pleine lune, j'ai grimpé sur mon toit avec mon appareil photo juste après qu'un formidable orage se soit abattu sur la tôle ; et je lui ai demandé pardon au cothurne, une sorte de prière très épurée. J'avais chargé la lune de la lui réfléchir, où qu'il fût le garou, où qu'il fît peur de par le monde au même instant. Voici :

« Je n'ai jamais su ton nom, taciturne ; j'ignore ce que tu es devenu, j'ignore quelle était ta perception du monde ; je m'étonne encore quelle sorte d'humain tu peux bien être pour engendrer tant de poils, mais si j'avais pu faire quoi que ce soit pour te donner une meilleure vie, je jure que je t'aurais aidé... Je te

demande pardon, Loup-Garou... Je ne suis pas cet enfoiré, et tes favoris m'ont sauvé la vie, tout comme le cul de M. Daniel et le cerveau de Lamictal, à leur égal. »

J'étais pas fier je crois. Je me sentais très merdique subitement, c'est-à-dire seul. J'avais marché ce soir-là le long du quai ; le métro avançait avec dedans cette fille au regard élastique qui s'agrippait au mien de toutes ses insuffisantes forces, soudain engloutie dans le trou noir sans qu'aucun mouvement social inopiné ne vienne figer la scène, et permettre un amour. Moi-même, étais-je un être humain ? Je n'en savais trop rien. Je m'en avais tout l'air devant ma glace, si du moins je m'y connaissais en silhouettes. Vivre dans un pays de cocaïne, j'aurais voulu vivre dans un pays de cocaïne. Je lisais un peu, peu. Faire des saluts nazis avec son sexe.

L'orage qui avait crépité sur ma tête un peu plus tôt foutait le camp vers le sud, et le ciel nimbé de mauve et d'orange, parcouru de longues circonvolutions jaunes, ressemblait à une splendide neuro-imagerie de *Sapiens sapiens* sain. J'étais environné de directions et toutes, je les accueillais en mon sein.

Achévé d'imprimer en février 2007
par l'imprimerie France Quercy
à Mercuès (46)
Dépôt légal : février 2007
N° d'impression :
(Imprimé en France)